

Colloque de LILLE

Extraits d'interventions et libre contribution

LE COUPLE

Juillet 2005

## Editorial

Le mariage est l'*alliance* de l'homme et de la femme reçue devant une autorité supérieure représentant la loi, humaine ou religieuse nous rappelle Edith GODIN en sa qualité d'officier d'état civil. Mais ce mariage fonde-t-il le couple? Le couple, dans nos sociétés modernes, est l'expression du lien amoureux, dualité amoureuse qui n'irait pas sans poser problème aux yeux de Serge CHAUMIER qui interroge, déjà... sur le nombre deux, pour conclure à l'impossible définition (du couple).

Stéphane HIRSCHI nous propose un étonnant parcours ludique pour évoquer la conjugalité. Le vecteur chansonnier : BREL, BRASSENS, DELPECH, REGIANI, LEPREST, DIDIER, GOLDMAN, BRUEL tendraient à démontrer que si la parole est à l'occasion peu conformiste, l'orchestration reste elle traditionnelle et romantique. Un couple ? *esk con peut en re garder 1 fonctionner ?* se demande Dominique GUEVENOUX. Dans cette quête à trop vouloir faire du un, là où il faudrait justement faire du trois, les partenaires s'engouffreraient dans une impasse.

Le prêtre ne peut rejoindre ici le psychanalyste, le couple est *une alliance* et une *alliance* pour toute la vie aux yeux du père FEUILLET. La vocation de chaque homme et de chaque femme est d'aimer ! Aimer, c'est non seulement s'investir intégralement dans le temps présent mais aussi totalement pour ce que durera notre éternité. La Pasteur Eva NOQUET se démarque en rappelant que l'église réformée de France "ne marie pas", la cérémonie du mariage (à la demande) est de l'ordre du témoignage et non la formation du couple. Le mariage n'est pas de l'ordre du sacrement et le divorce peut dès lors en être la conclusion, douloureuse mais possible.

Le recteur de la mosquée de Paris Dalil BOUBAKEUR indique que chez les musulmans, le mariage est un acte juridique consacré par l'assemblée des juristes et croyants, ce n'est pas un sacrement mais un contrat ! Si la nuptialité reste une valeur importante, le recteur ne se refuse pas à la modernité : *il existe des unions libres notamment entre les jeunes musulmans et jeunes français...dans ce cadre d'unions mixtes, l'homosexualité totalement réprimée par l'islam peut exister marginalement !...*

En guise de conclusion le systémicien rejoint le psychanalyste, Michel MAESTRE cherche lui aussi, dans sa pratique, le 3: le couple tel que définit par CAILLE (un et un font trois). Michel MAESTRE nous enseigne par ailleurs qu'au delà de la fin du couple construit, il faut aussi savoir dire adieu au couple de nos vingt ans (celui qu'on avait rêvé construire)... lequel des deux se déchire-t-il dans le cabinet du médiateur ?

Bernard CORTOT  
Président de l'A.P.M.F.

## **Sommaire**

### ***PREMIERE PARTIE : LE COUPLE AUJOURD 'HUI***

- Edith GODIN -  
« Le couple d'un point de vue anthropologique » p. 5
- Serge CHAUMIER –  
« Qu'est-ce qu'un couple ? » p. 8
- Serge HIRSCHI –  
« La représentation de la conjugalité  
dans la chanson depuis les années 60 » p. 21
- Dominique GUEVENOUX –  
« Du point de vue psychanalytique » p. 28

### ***DEUXIEME PARTIE : DU COTE DES RELIGIONS***

- Bruno FEILLET -  
« Le couple catholique » p. 37
- Eva NOCQUET –  
« Le couple protestant » p. 44
- Dr. Dalil BOUBAKEUR –  
« De la famille et du couple musulman » p. 47

### ***TROISIEME PARTIE : LA LIBRE CONTRIBUTION***

- Michel MAESTRE -  
« Du couple et de sa fin possible » p. 53

# **LE COUPLE AUJOURD'HUI**

## I- LE COUPLE D'UN POINT DE VUE ANTHROPOLOGIQUE

**Edith GODIN**  
**Ethnologue - Officier d'Etat Civil**

Cette table ronde a commencé par un rappel, grâce, à un jeu de rôle, du déroulement officiel d'un mariage civil,

- avec les cinq articles du Code Civil lus à haute voix lors de la cérémonie, dont celui (Article 371- 1), intégré depuis quelques mois seulement et concernant l'autorité parentale : *« L'autorité parentale est un ensemble de droits et de devoirs ayant pour finalité l'intérêt de l'enfant. Elle appartient aux père et mère jusqu'à la majorité de l'enfant pour le protéger dans sa sécurité, sa santé et sa moralité, pour assurer son éducation permettre son développement, dans le respect dû à sa personne. Les parents associent l'enfant aux décisions qui le concernent, selon son âge et son degré de maturité ».*
- et avec les engagements réciproques des mariés et de leurs témoins.

Après avoir accompli le rôle du maire dans cette mise en situation, Edith GODIN est intervenue en tant qu'Ethnologue... et en tant qu'officier d'état civil (par délégation).

En tant qu'Ethnologue, je me permettrai de rappeler que :

- le mariage est inscrit dans "les grands récits fondateurs" des sociétés, des communautés humaines et des grandes religions ... (récits mythiques, Genèse, Légendes...),
- il est *l'alliance* de l'homme et de la femme, quelle que soit la manière dont l'un et l'autre sont conduits à se marier et quels que soient les rituels (cérémonies, offrandes, sacrifices, banquets, etc) propres aux différentes cultures,
- il est une alliance reçue devant et par une "*autorité supérieure*" représentant la Loi (humaine ou divine) qui les institue "mari et femme". Aujourd'hui premièrement par un acte d'état civil et ensuite, si souhaité par un sacrement ou toute autre réception d'un consentement présidée par un représentant d'une autorité de caractère divin,
- le mariage est réception de deux paroles données devant témoins... avec écrits, gestes symboliques et /ou signatures faisant foi,

- il engage la continuité du genre humain, sa possibilité de régénération... ce qui peut se faire, bien sûr, dans la vie intime ou privée ; mais le mariage est avant tout un **acte social** = l'inscription publique d'un "*à part* ( = sacré) *de deux êtres*" dans une société à laquelle ils participent chacun en tant qu'individus et qui les reconnaît en tant que couple, époux et épouse, voire futurs parents.
- dans l'histoire de l'humanité, la représentation qu'une société a du mariage correspond aux "*structures de parenté* " qu'elle se donne et qui sont culturellement très significatives d'un état de civilisation. dans les sociétés anciennes, il avait un caractère initiatique. Dans les sociétés de droit, aujourd'hui, le mariage est un *contrat* entre deux personnes... contrat dont les procédures de rupture ne sont pas évoquées au moment de l'acte !

En tout cas, le mariage est-il l'inscription dans un "état" de couple, inscription recevant validation d'une -loi- régissant et instituant la société; cette -loi- (de caractère humain ou divin) est représentée **symboliquement** par une autorité civile ou religieuse choisie (élue) pour prendre acte du consentement de deux personnes d'entrer dans un état de conjugalité et pour donner officialité à un contrat d'engagement l'un par rapport à l'autre dans un temps familial et social.

En tant qu'officier d'état civil (par délégation du maire), j'ajouterai :

- très officiellement que, après publication des bans, lors du mariage proprement dit, l'officier d'état civil lit les articles du Code Civil concernant les futurs époux, reçoit les consentements, déclare "au nom de la loi (comme indiqué plus haut) que monsieur... et madame... sont unis par le mariage" et contre signe le registre d'état civil après les mariés et les témoins, ("contre" signifiant ici la marque d'un degré ou d'une autorité supérieur(e) dépassant les volontés individuelles) et il remet un livret de famille attestant le contrat passé,
- et de manière plus personnelle, que j'ai procédé au mariage de jeunes gens n'ayant pas encore vécu ensemble, ayant eu une vie commune préalable au mariage mais qui souhaitaient se marier avant d'avoir des enfants... et que samedi prochain je vais procéder au mariage de B. et de L., qui ont connu tous deux des parcours d'enfant et d'adolescent bien difficiles et dont l'amour les a amenés à une transformation extraordinaire. L. avait deux enfants, dont l'un non reconnu par son père biologique, lorsqu'elle a rencontré B.. Après avoir éprouvé leur sens de la responsabilité, ils ont scellé leur amour en engendrant leur enfant commun. Samedi, B. va épouser L., ils vont donner un "état civil" à leur union et B. va reconnaître, selon sa promesse, l'enfant qui n'avait pas reçu le nom d'un père : cette reconnaissance recevra légitimation par mariage "subséquent" !

Il apparaît donc que le mariage est toujours un acte posé à un moment de passage d'un état passé pour entrer dans le temps d'une "*alliance nouvelle*" avec des projets et des désirs pour un à venir... et pour une transmission à l'autre et à ceux qui viennent de "biens de significations".

C'est pourquoi, quelles que soient les situations personnelles ou familiales, il est toujours important et émouvant d'être témoin et "receveur" d'un engagement fondé sur l'altérité et sur l'avenir.

C'est en effet le propre de l'être humain d'anticiper sur le futur ... même avec ce paradoxe que le futur, le sien et celui de l'autre, personne ne le connaît vraiment...

C'est dans ce non savoir que se tissent et se défont les liens... si le tissage (ou le *tricotage*, pour reprendre l'expression de Boris CYRULNIK) est heureux, le dé - tissage est toujours cause de souffrance... Joies et souffrances s'inscrivent dans la recherche du sens à donner hier et aujourd'hui... au couple... Mais aussi dans la recherche - *aidée par les médiateurs* - de modes toujours renouvelés de transmission de biens à l'enfant.

Si le mariage est un "acte social", peut-être la société, pour soutenir "la liaison amoureuse" et en respectant *le primat de la liberté*, se doit de recultiver les trois dimensions de l'être humain, **celle du réel, celle de l'imaginaire** (qui n'est pas seulement du virtuel mais une construction de l'esprit) et **celle du "symbolique"** qui fait entrer dans une représentation et une relation à un ordre supérieur.

## II – QU'EST-CE QU'UN COUPLE ?

**Serge CHAUMIER,**  
*Enseignant, chercheur à l'IUP de Bourgogne à Dijon, CRCMD*

**COUPLE :** 1) *Lien pour attacher les animaux.*  
2) *Homme et femme mariés, ou unis par les liens de l'amour, ou réunis momentanément pour une danse, dans un cortège, etc.*  
3) *Mécan. Système de deux forces égales, parallèles et dirigées en sens contraire l'une de l'autre.*  
4) *Electr. Couple voltaïque, ensemble de deux électrodes de natures différentes, immergées dans un liquide et pouvant développer une force électromotrice.*

Dictionnaire LAROUSSE<sup>1</sup>

Le couple est une évidence. Expression du lien amoureux dans nos sociétés, peu imagine s'en écarter pour en actualiser le principe. Pourtant loin d'être simple, cette idée d'une dualité amoureuse pose une série de problèmes. Si chacun convient que l'amitié peut être plurielle, nul ne pense que l'amour pourrait l'être. Reprenant une métaphore déjà utilisée par S. FREUD pour en interroger la *doxa*, Bernard ARCAND {1993} imagine un extraterrestre qui visitant les terriens en observe les mœurs sexuelles. Son récit sarcastique permet de relativiser et de prendre une distance utile à la réflexion. Évelyne LE GARREC {1979} constatait, selon cette même idée, l'habitude curieuse d'être toujours en couple : « Cette étrange espèce, sans doute unique dans l'univers, n'est pas composée d'individus autonomes mais d'entités formées de deux parties, dont l'une est mâle et l'autre femelle, ou "couple". Il s'agit visiblement d'un processus inverse à celui de l'amibe qui, d'un tout, fait deux parties. Ici, deux morceaux, séparés au départ, sont attirés l'un vers l'autre par un procédé magique connu sous le nom de "grand amour", se collent solidement l'un contre l'autre et, quelle que soit la gêne qui en résulte par la suite, deviennent théoriquement inséparables ». Dans son film *La Brûlure de 1000 soleils*, Pierre KAST suit un scénario légèrement différent en imaginant les mœurs d'un peuple d'extraterrestres dont la norme conjugale est de vivre à six, façon de remettre également en question le nombre deux.

---

<sup>1</sup> - Cité par Irène PENNACCHIONI - *De la Guerre conjugale* - Mazarine - 1986.



### **L'impossible définition du couple**

L'amour semble, de nos jours, lié "naturellement" au couple. Il est pourtant bien difficile de définir ce qu'est exactement un couple. Quels critères satisfaisants retenir ? Autrefois, le mariage définissait ses débuts ; le couple, c'était les époux, ceux qui s'étaient mariés. Il est plus délicat à présent de trouver des critères objectifs, le mariage ne résume plus la diversité des situations. Les termes "union consensuelle", "mariage à l'essai", "liaison non conjugale", "vie commune", "cohabitation", ou encore "vivant ensemble", "mariage préconjugal", "couple non marié", "vivant hors des liens du mariage", "co-vivant", révèlent les problèmes de délimitation. La cohabitation ne paraît même plus être un critère satisfaisant, à l'heure des CNC, les couples non-cohabitants.

Pour Jean-Claude KAUFMANN {1992}, on peut parler de couple à partir du moment où il y a acquisition matérielle en commun. L'auteur retient le critère objectif de la possession d'un lave-linge. C'est sans doute satisfaisant pour définir les couples "institués" dans notre société, l'institution « couple » décrite par ALBERONI {1981}. Mais c'est négliger les personnes qui vivent dans l'état amoureux. C'est également renoncer à baptiser du qualificatif de couple, les personnes qui auraient fait le choix de vivre en marge de la société d'acquisition et de consommation. Que dire enfin des personnes qui, sans habiter sous le même toit, entretiennent des relations suivies, ne forment-elles pas un couple ? Et sinon comment les appeler ? À l'inverse, il y a des partages de logement qui ne forment pas des couples. Ni le rapport sexuel ni la cohabitation ne sont des critères suffisants : c'est davantage l'amour et la durée qui le spécifient aujourd'hui. Ce n'était évidemment pas le cas à d'autres époques.

D'autres auteurs préfèrent renoncer à établir une définition stricte pour réfléchir à la signification du couple, ainsi Philippe CAILLE {1991} : « Dans la culture actuelle, en particulier, la structure du couple semble se vouloir si protéiforme qu'elle échappe à toute description ». Veut-on la lier au mariage, elle s'étend à toutes les unions "sans papiers" ! Veut-on la lier au sexe, elle intégrera les liaisons homosexuelles ! Veut-on la définir par la durée illimitée de la relation, on vous proposera, comme Margaret MEAD le fit, il y a quelques années, la solution du mariage par contrat de cinq ans comme voie d'avenir du couple ! C'est éventuellement un trait caractéristique du couple que d'échapper à une définition simple. La relation de couple aurait la propriété de prendre de multiples formes tout en restant reconnaissables ». Il vaut donc mieux en chercher les fonctions.

Le couple moderne se repère par l'attachement affectif. « Parce que tu deviens unique et irremplaçable pour moi, tout comme je le deviens pour toi », le caractère exceptionnel de cette intimité nous constitue comme entité repérable et unique.

Lié au sentiment amoureux dans la modernité, le romantisme s'est même généralisé comme la seule forme d'amour possible. Il exige d'être vécu à l'intérieur d'un couple, comme relation intersubjective entre deux individus particuliers qui ne sauraient être interchangeables avec d'autres. Dans ce cas, le tiers ne semble pas y avoir de place, il est par définition "de trop".

L'intensité de l'attirance mutuelle s'accompagne d'un désir de longévité et d'un lien de dépendance réciproque. Mais ce critère est lui-même fort relatif. La durée est essentielle pour définir une union, mais non pas pour repérer sa teneur. Le fait de "rester ensemble" n'est en rien un facteur de réussite relationnelle contrairement à ce que veut faire croire l'idéologie habituelle. Chacun comprend que ne pas se quitter n'est plus aujourd'hui le signe infaillible de la réussite d'une relation. C'est une mesure quantitative, non qualitative. Eugen DREWERMANN {1992} a d'ailleurs dit ce que le mariage chrétien qui assimilait durée et réussite de l'union avait de contestable.

### **Les deux moitiés complémentaires**

Les personnes mariées parlent de leur "conjoint" comme de leur "moitié".

Le couple constituerait une donnée naturelle, légitimant le couple monogame et exclusif comme allant de soi. « Aussi le couple constitue-t-il la quadrature du cercle amoureux. L'amour du couple, ce n'est pas la rencontre de deux unités, c'est l'unité formée par l'union de deux dualités insuffisantes. C'est *l'atome humain primordial*, chaque personne étant un demi-atome dédoublé », s'enthousiasme Edgar MORIN {1969}.

En provenance du mythe que PLATON place dans la bouche d'ARISTOPHANE dans *Le Banquet*, l'amour serait la réunion de deux êtres incomplets au départ. Pour cela, il s'agit moins de produire une union à partir de deux entités, que de deux moitiés. La fusion, qui s'écrirait  $1 + 1 = 1$ , est en réalité complémentarité, soit  $1/2 + 1/2 = 1$ . Cela signifie qu'il y a une amputation de l'être : hors du couple, chacun ne vaut qu'un demi. La personne n'est vraiment réalisée que quand elle a retrouvé sa moitié.

Cette idée simple va connaître une fortune tardive, mais imposante avec le néoplatonisme de la Renaissance qui va se déployer pleinement dans le Romantisme au XIX<sup>ème</sup> siècle. Le mythe de l'amour rédempteur, du grand amour total et définitif, exclusif et absolu va être porté à son incandescence, nourrissant d'abord un rêve, une fable, puis une véritable religion populaire de l'amour.

Par les romans sentimentaux, par l'imagerie véhiculée au travers de la carte postale, puis et surtout par les films d'amour, va s'imposer une mythologie moderne assimilant le couple amoureux à la réunion de deux êtres incomplets dont l'union réussit la perfection attendue. L'attente du prince charmant, ou la recherche éperdue de celle qui comblera ses espérances contiendra ainsi souvent l'idée de prédestination. Inscrite dans le grand livre des destinées sentimentales, la quête de son double sera le leurre qui visera à maintenir la croyance dans le mythe, l'illusion de trouver un jour « le bon numéro », notamment devant les espérances déçues. Les divorces ne recouvrant qu'une mauvaise pioche ! Des films populaires iront jusqu'à présenter l'ange gardien de chacun guidant vers le ou la partenaire idéal(e). Selon cette logique, l'amour se vit au sein d'un couple qui trouve racine dans l'ontogenèse.

Pour moderniser cette espérance, l'amour rationnel promettra de retrouver le conjoint idéal, par exemple, au moyen d'un "super computer mondial", en indiquant les préférences, les caractéristiques, voire les déterminations génétiques de la personne. Une fois celui-ci rejoint, le couple se referme sur lui-même dans un autisme conjugal.

### **La dyade humaine**

« Hélas ! Cette misère de l'âme à deux ! Hélas ! Cette ordure de l'âme à deux ! Hélas ! Ce pitoyable bien-être à deux ! »<sup>2</sup> NIETZSCHE.

Conçus traditionnellement comme des données naturelles de la condition humaine, le couple et le mariage sont alors liés à l'idée de reproduction. Ainsi PORTALIS assied le nouveau droit du Code Civil sur ces arguments : « le mariage qui existait avant l'établissement du Christianisme, qui a précédé toute loi positive, et qui dérive de la constitution même de notre être, n'est ni un acte civil, ni un acte religieux, mais un acte naturel qui a fixé l'attention des législateurs, et que la religion a sanctifié ».

Classique de l'idéologie, comme l'a démontré Colette GUILLAUMIN {1992}, les défenseurs du mariage en appellent à la nature. La religion elle-même n'a pourtant reconnu que tardivement une relation qui était loin d'être établie et qui a même eu bien du mal à s'imposer historiquement.

---

<sup>2</sup> - NIETZSCHE - « De l'enfant au mariage » - *Ainsi parlait Zarathoustra* I - Aubier- 1992.

Des philosophes considèrent néanmoins l'amour à ce point indispensable à la réalisation de l'être humain, que Teilhard de CHARDIN prétend qu'« aucun homme ne peut se passer du Féminin ». Sans doute, et pour ne pas crier trop vite à l'hétérocentrisme, s'agit-il du principe féminin, cependant il précise que « c'est sur la dyade humaine que se pose la spiritualité », il faut donc conclure que le couple est essentiel. L'idée de sa nécessité intrinsèque s'inscrit dans cette longue tradition qui conduit à considérer non pas l'individu, mais le couple, la dyade, comme unité fondamentale. Déformation de l'idée platonicienne d'un être double à l'origine, à l'androgynie fondamentale succède le couple comme donnée de la nature humaine. La reproduction nécessitant deux êtres de sexes différents, la famille devient non seulement une conséquence logique mais aussi normale, nécessaire et inévitable pour fonder une société humaine. S'ensuit tout un discours moraliste, sur laquelle la pensée chrétienne<sup>3</sup>, mais aussi des sciences humaines, va s'élaborer et qui continue à animer les débats politiques comme l'attestent les débats sur l'homoparentalité (rappelons les dernières arguties de Lionel Jospin sur le mariage homosexuel). Loin d'être caduc, l'argument continu de sévir comme si le mariage et la sexualité n'avaient pas trouvé leur autonomie vis-à-vis de la reproduction...

La théorie sociologique inscrit la recherche sur l'amour et le couple dans une sociologie de la famille, ce qui a pour effet de la rendre normative. L'amour est l'expression du couple, son ciment, lui-même au service de la famille, base de l'organisation sociale. La sociologie positiviste considère le couple et l'amour comme des synonymes. Le lien entre romantisme et sociologie au XIX<sup>ème</sup> siècle explique sans doute cette superposition. Il faut rappeler que l'école St Simonienne considère le couple comme le véritable individu social, mari et femme sont les composantes d'une même entité. Ce qui est aussi une idée calviniste : l'être humain n'est pas l'individu, mais le couple. Le couple est la cellule de base sur laquelle repose l'organisation sociale. Il est donc indispensable à la société positive.

Si Auguste COMTE, au XIX<sup>ème</sup> siècle, pensait le couple comme unité de base du social, aujourd'hui, ce sont les recherches en biologie qui cherchent à l'inscrire comme donnée naturelle. À tel point que le célibat est parfois considéré comme quasi-pathologique. Le rêve de constituer le couple idéal est réitéré. Dresser la carte affective de l'individu permettrait de trouver le partenaire idéal qui lui correspond. Qu'ils émanent de la biologie, de la philosophie ou de la psychologie, les discours sur l'amour justifient et rendent compte du couple comme d'un élément indissociable de la relation amoureuse. Certains en font même un critère d'épanouissement de l'individu. Évidence rarement remise en cause.

---

<sup>3</sup> - Voir dans cette veine les écrits de Jean GUITTON {1948} ou de Suzanne LILAR {1963}.

L'origine du couple est pourtant douteuse, et peu en faveur des femmes. La lecture des mythes atteste que cette notion est liée au pouvoir de l'homme, désireux de l'asservir. Les femmes doivent être, par le couple, "préservées", c'est-à-dire au service complet des maris. Considérée comme supérieure moralement, la femme doit "élever l'homme", être l'inspiratrice, mythe qui s'accompagne inéluctablement de son effet contraire. Logique assez perverse que l'on trouve à l'œuvre dans tout le romantisme. La femme passe de la condition de fille à celle d'épouse soumise puis de mère, avec la "sainte mission naturelle" de la femme à enfanter. L'affranchissement de la vie active est aussi renonciation à tout commandement. Auguste COMTE insiste sur le caractère volontaire de ces choix féminins ! Ses trois amours inspiratrices, Rosalie, Clothilde, et Sophie, en sont les figures emblématiques. Les théories du positivisme s'accompagnent non seulement d'une peur des femmes mal dissimulée, mais aussi d'un rejet de la sexualité, dans la plus pure tradition judéo-chrétienne. Le fantasme d'une organisation sociale qui en serait débarrassée hante la pensée des premiers penseurs sociaux comme il influencera les premiers écrits de science-fiction {Vincent THOMAS, 1984}. Pour PROUDHON, dans son *Catéchisme du mariage*, l'amour est dans la même optique que pour les religions, un devoir moral, l'idéal étant la chasteté. L'amour positif est rationnel, pudibond et fonctionnel.

### **Des idéologies aliénantes**

« Toute femme doit donc être soigneusement préservée du travail extérieur, afin de pouvoir accomplir dignement sa sainte mission. Volontairement renfermée au sanctuaire domestique, elle y poursuit le perfectionnement moral de son époux et de ses enfants ». Auguste COMTE, *Catéchisme positiviste*.

La socialisation des enfants s'opère par l'intégration de ce modèle et vise à sa perpétuation. Ainsi les discours qui considèrent le couple comme allant de soi et qui en justifient le principe sont nombreux.

Dans une *Encyclopédie de la vie sexuelle* {1973} très diffusée, René SCHERER {1974} se plaît à repérer ces contenus idéologiques. Des photos d'enfants présentent des couples, mettant à chaque fois en scène un petit garçon et une petite fille. Au-delà des rôles qu'elle attribue à chacun, il y a lieu de s'interroger sur le couple lui-même : « Pourquoi pas le groupe ? Déjà, il y a manque. Tout le monde sait que les enfants vont plutôt par groupes ou par bandes que par couples. Groupes de garçons nus, de filles nues, et pourquoi pas de différents âges ? (.../...) Mais en définitive, n'est-ce pas la formation du couple hétérosexuel qui fait problème ?

Nous y voilà ! L'image ici se préoccupe moins de montrer que d'indiquer ce qui doit être ; elle norme ». Tony DUVERT dans *Le Bon sexe illustré* {1974} conduit une analyse semblable, encore plus acerbe.

Réflexions toujours actuelles, valides pour nombre d'écrits sur le sujet. Les manuels d'éducation sexuelle, mais également les essais et les livres de recettes visant à vivre une sexualité épanouie, à atteindre à une relation amoureuse pleine et entière, regorgent de semblables injonctions. Le couple, point de vue de sens commun, est un point de vue normatif. À tel point qu'Élisabeth BADINTER {1992} voulant convaincre de la normalité de l'homosexualité conclut en parlant de l'homosexuel : « il croit en l'amour, vit en couple et a une vie affective profonde et suivie » ! Car la notion de couple induit généralement l'idée d'une structure exclusive monogame.

La société conditionne dès le plus jeune âge aux rôles familiaux, comme par crainte du changement. Max HORKHEIMER {1974} constate : « Ce n'est pas seulement le souci de sa famille qui lie l'époux à l'ordre existant, mais aussi la mise en garde permanente, exprimée ou muette, de sa femme ; et dans l'éducation maternelle, les enfants subissent immédiatement l'influence d'un esprit soumis à l'ordre dominant, même si par ailleurs l'amour pour la mère dominée par leur père est susceptible de leur inoculer le germe d'une tendance caractérielle permanente à l'opposition ».

Cette proposition se complète de deux sortes de postures face à la domination de la mère par le père : une réaction de compassion et de révolte ici décrite, et une réaction de rejet qui peut contribuer à expliquer la haine des femmes, dans la logique du mépris des dominés (que l'on retrouve couramment exprimée dans la culture méditerranéenne). Sentiments ambivalents que l'on constate ensuite largement chez les hommes.

Des relations de domination/soumission s'instaurent, à différents niveaux, qui sont autant de modèles, les enfants se soumettent aux mères, les femmes aux hommes et finalement les hommes à l'État, à la religion et au monde du travail, selon les commandements de St Paul. Si ces discours ont évolué et paraissent à présent désuets, c'est dû à la plus grande ouverture du couple sur autrui, toutefois la construction duale demeure structurellement organisatrice des inégalités. Il ne faut pas beaucoup pour voir réapparaître les discours familialistes qui les sous-tendent.

La famille est, pour cela, un instrument de conditionnement. Ce qu'avaient compris les "féministes anarchistes" du début du siècle qui proposaient de remettre en cause l'ensemble des modèles sociaux en s'attaquant à sa base : la relation de couple.

Ainsi Madeleine PELLETIER appelait à la destruction du mariage, mais aussi de la famille. De même FOURIER {1967} pense que si les êtres et particulièrement les femmes sont serviles, abondent dans leurs soumissions, ceci est dû à leur éducation (leur socialisation) : « Certes, il faut que chaque période sociale façonne la jeunesse à révérer les ridicules dominants ; et s'il faut dans l'Ordre barbare abrutir les femmes ; leur persuader qu'elles n'ont point d'âme pour les disposer à se laisser vendre au marché et enfermer dans un sérail, il faut de même dans l'Ordre civilisé hébéter les femmes dès leur enfance pour les rendre convenables aux dogmes philosophiques, à la servitude du mariage, et à l'avilissement de tomber sous la puissance d'un époux dont le caractère sera peut-être l'opposé du leur ».

Si les relations sociales se sont adoucies et que des transformations dans les formes de domination sont notables, il n'empêche que la réflexion sur l'origine des structures conjugales demeure fondamentale pour qui veut penser la mécanique du couple.

Le couple de la société traditionnelle offre une structure inégalitaire propre à la constitution de l'ordre familial. « On ne peut réaliser l'égalité dans le mariage clos ; les clauses restrictives rendent la chose impossible », conclut O'NEILL {1976}. À l'intérieur du couple, replié sur lui-même, une dépendance de l'un sur l'autre s'instaure. Dans cette confrontation entre deux pôles, une lutte s'engage. C'est dans la nature de cette relation d'être conflictuelle. Rappelons une des définitions du couple qui comme système mécanique décrit un ensemble de forces parallèles, mais de sens contraires. Les polarités invitent à l'opposition et à la confrontation. Seul le dépassement dans un troisième pôle permet la médiation et la négociation, rôle qu'assume d'ordinaire le curé et le maire pendant le mariage, le juge lors du divorce. Un couple laissé à lui-même, hors de toute société, s'engage dans la tyrannie. Comme l'a signalé Julien FREUND {1983} dans ses analyses des figures binaires ou ternaires, de véritables régimes politiques s'en dégagent, qui vont de la dictature à la démocratie. La situation de conflit est une réduction de toutes formes de tiers à une résolution en deux camps, alors que la crise réintroduit la figure de l'arbitre. Jacques BEAUCHARD {1981} ou encore Dany-Robert DUFOUR {1990} en ont également tiré des conclusions que l'on peut appliquer à l'univers conjugal.

L'anthropologie permet de relativiser les évidences de la conjugalité et d'en faire apparaître les partis pris. Nombre de sociétés développèrent des relations qui dépassèrent le couple, ou tout au moins lui fournirent d'autres significations. En effet, quoi de commun entre le couple occidental romantique et le couple polygame, polyandre, voire le collectif qui partage plusieurs époux et plusieurs épouses, comme le rapporte WESTERMARCK {1943} dans son étude du mariage ?

S'il est admis communément aujourd'hui que couple, mariage et reproduction ne sont pas des notions automatiquement liées, en revanche la notion d'amour reste le plus souvent associée à celle de couple. Lien plus idéologique qu'essentialiste, le couple, s'il apparaît comme une union "naturelle", se révèle, au-delà des fausses évidences, une construction sociale fort variable. Le couple peut se décliner sous diverses formes et l'amour n'implique pas obligatoirement le couple. Pas davantage que le couple n'est synonyme d'amour. Ils peuvent s'actualiser l'un sans l'autre. De mêmes mots sont utilisés pour désigner des réalités bien différentes.

Sans tomber dans le radicalisme des défenseurs d'un matriarcat des origines, dont la pertinence historique est plus que douteuse, il n'empêche que toutes les sociétés ne sont pas également disposées à l'égard du couple et de la famille nucléaire. Si les hypothèses d'ENGELS {1975} s'avèrent aujourd'hui plus fictives que probables, il n'empêche que la fiction permet de comprendre des structures, des enchaînements, des tendances. Pour l'auteur, du communisme sexuel, la société a évolué vers la monogamie stricte en établissant le pouvoir de l'homme sur la femme. À l'opposé d'une relation ouverte sur l'altérité, où la sexualité puisse être multiple et partagée, le patriarcat va développer une relation exclusive, tendant à la monogamie (pour les femmes). Pierre BERARD {1984} a su montrer comment des logiques historiques bourgeoises ont évacué des stratégies sexuelles pour imposer à terme le seul sexe individuel. Centrer toute la relation amoureuse, affective et sexuelle sur des sexes différents, en essayant d'allier amitié et procréation, n'était qu'un des possibles qui s'est révélé vite réducteur de l'espace des libertés. Ceci n'avait rien d'évident dans la Grèce antique où l'individu vivait plus souvent l'amour en dehors du couple que dans ses limites. Ces notions et ces relations d'équivalence se sont construites peu à peu. Le couple (et la famille qui en découle) constitue un pilier des structures du patriarcat, au même titre que l'hétérosexualité, l'idée d'une essence différente de l'homme et de la femme, ou encore le fait de lier la relation d'amour ou de sexe avec une contrainte de reproduction. C'est à la déconstruction partielle de ces principes pour d'autres possibles auquel nous assistons avec la plus grande égalité entre les sexes.

### **Au-delà du couple...**

*« Il suffit de regarder autour de soi pour constater combien triomphent les divorces agressifs, les séparations douloureuses, les violences conjugales, les misères sexuelles, le bovarysme généralisé, le caractère insipide et ennuyeux d'histoires pétries d'habitudes et de tout ce qui manifeste les pleins pouvoirs de l'entropie dans le quotidien des corps impliqués. D'où la nécessité de reconsidérer les lois amoureuses occidentales pour tâcher d'en finir avec la forme obligée du couple fusionnel, désireux de complémentarité et primitivement inscrit dans une volonté d'éternité ».*  
Michel ONFRAY (2000).



Digne descendant d'Auguste COMTE, dont le système conjugal repose sur cette dualité scellée de manière définitive. Edgar MORIN {1980} idéalise le couple comme la réunion de deux moitiés complémentaires, unité de base, symbolique de la perfection. L'auteur repère dans l'organisation de la sexualité, ce *mythe* de la moitié à retrouver : « Ce sont des êtres d'un seul sexe, à qui il manque périodiquement, puis sans trêve (*homo*), leur *moitié*. *Homo* ne dépasse pas, mais relève la scission, la séparation, le manque, l'insuffisance de l'identité subjective lorsqu'il trouve son *alter ego* dans son double, lorsqu'il cherche dans l'être désiré son manque, lorsqu'il trouve enfin dans l'être aimé sa *moitié* ». Oubliant en chemin, les êtres doubles qu'ARISTOPHANE propose pour expliquer les désirs homosexuels, l'auteur ramène à une conception sexuée, et d'une certaine manière hétérosexiste, l'attirance envers autrui. « Le partenaire sexuel apparaît à chacun à la fois différent de soi (il y a un dimorphisme sexuel plus ou moins accentué) et intime à soi (il concrétise d'une certaine façon la partie manquante de soi-même, c'est un 'double' réalisant la virtualité, intérieure à soi, de l'autre sexe). Et dans nos couples, l'autre est d'une certaine façon *l'étrange étranger plus secrètement intime à soi que soi même* », poursuit-il.

La sexualité apporte attraction et distance, mais surtout complémentarité à des conjoints persuadés « de posséder », c'est-à-dire de « connaître » leur partenaire, comme le signalent les vocables utilisés couramment pour désigner l'acte sexuel. Selon cette logique, les amants pourront développer le sentiment de s'appartenir pleinement, de maîtriser en quelque sorte un destin commun. Graves seront alors les désillusions qui viendront parfois interrompre une union qui se veut fusionnelle et autosuffisante. Car il est plus probable que le couple soit conduit à se dépasser, c'est-à-dire à s'ouvrir à l'altérité.

Si Héra est la déesse du mariage, il faut remarquer aussi que c'est la déesse la plus cocue de la mythologie ! Selon Philippe CAMBY {1989}, le mot couple a d'ailleurs été inventé au XII<sup>e</sup> siècle pour désigner l'adultère, c'est-à-dire l'amour entre amants hors du mariage.

Rappelons que l'origine de l'amour moderne s'ancre dans l'amour courtois, par nature extraconjugal. Mais le rapt de l'amour par le mariage, alliance des canons chrétiens et de la morale bourgeoise, va imposer une conjugalité rassurante qui promet de se suffire à elle-même. L'amour romantique, qui va en radicaliser le principe, se présente comme un "tout donné", une relation à soi-même, une aventure "entre soi", seule source possible de sens à la vie. Une causalité de type magique se joue dans la rencontre du partenaire, qui imprime l'idée d'un destin, d'une fatalité. La relation est coupée de l'entourage ; seul le couple demeure central ; la parenté s'efface. Totalement fusionnelle, "tout s'y partage", en somme toute forme de tiers y est exclue. L'échappatoire au couple clos se fait dans l'adultère, le cocuage ou la reconstruction d'une nouvelle union, seule voix demeurant possible, davantage que dans la remise en cause de la formule même du couple et de la relation duale exclusive.

Le modèle normatif qu'imposent tous les processus de socialisation est celui d'une structure supposée autarcique. Si au début du siècle encore, avoir une double vie était preuve de réussite sociale, c'est aujourd'hui un signe d'inauthenticité, d'incompétence à maîtriser sa propre existence privée. Il est plutôt péjoratif d'avoir une maîtresse ou un amant, signe de fourberie et de lâcheté.

Les amours contemporaines sont paradoxales, elles rejettent l'hypocrisie qui faisait fermer les yeux sur les relations occultes, laissant croire à l'autosuffisance du couple refermé sur lui-même. Elles recherchent en cela une plus grande fidélité. Mais dans le même temps, prenant acte de l'impossibilité de vivre l'idéal romantique dans la réalité, elles admettent une plus grande tolérance envers les infidélités reconnues, qu'elles soient passagères, ou qu'elles prennent la forme d'unions fidèles mais successives. La rupture est légitimée comme nécessité dans la vie de couple.

Une troisième voie, composée d'un couple plus mature se fait jour, qui donne une nouvelle définition à la fidélité, moins dépendante de l'acte que de la pensée. Il est alors possible d'envisager de transcender les ruptures, pour vivre de multiples relations fidèles en parallèle. L'évidence sociale du couple autosuffisant est ouvertement interrogée. Dès lors, le préromantisme redevient source d'inspiration pour inventer de nouvelles relations amoureuses. Transcendant le couple traditionnel, les amants inventent le *trouple*, relation dans laquelle le tiers est reconnu et possible.

En rupture avec la vision commune, SOCRATE souligne dans *Le Banquet* que la sexualité est synonyme de manque et de besoin et pour cela ne saurait se forclorre dans une unité repliée sur elle-même, tandis qu'il fait dire à DIOTIME que l'idéal de l'amour est de transcender le couple.

En parvenant à dépasser la finitude pour s'ouvrir sur autre chose, il convient d'englober l'altérité du couple, la reproduction, mais aussi l'accession au collectif, et, plus largement, à la Beauté, au divin. Cet élan du couple vers ce qui le transcende se trouve exprimé dans plusieurs courants mystiques qui utilisent dès lors la sexualité comme accès à d'autres sphères. Comme dans l'amour courtois et la préciosité, la relation amoureuse est bien le sens de l'existence, mais le tiers n'y est pas exclu : il est au cœur même du drame. En réalisant le  $1 + 1 = 3$ , il s'agit d'intégrer des dimensions qui donnent accès à un universel. Principe de médiation, l'amour porté vers un individu conduit à le dépasser pour enrichir d'autres sensibilités. Passer de l'élan envers un beau corps au principe de beauté, du sentiment altruiste pour un individu à l'amour généreux de lui-même envers le collectif, telle est la démarche finale que suppose l'Eros complet ou accompli. Loin d'être désincarné, telle que la relecture de Marsile FICIN {1978} l'a vulgarisé, alimentant la conception de l'agapé chrétienne, l'amour universel est un dépassement des actualisations du couple, non un retrait vers des formes moindres.

## **BIBLIOGRAPHIE :**

- ALBERONI Francesco, *Le Choc amoureux*, Ramsay, Paris, 1981.
- ARCAND Bernard, *Le Jaguar et le tamanoir. Vers le degré zéro de la pornographie*, Boréal, Montréal, 1991.
- BADINTER Elisabeth, *XY. De l'identité masculine*, Odile Jacob, Paris, 1992.
- BEAUCHARD Jacques, *La Dynamique conflictuelle. Comprendre et conduire les conflits*, Réseaux, 1981.
- BERARD Pierre, « Le Sexe entre tradition et modernité, XVI<sup>e</sup>-XVIII<sup>e</sup> siècle », in *Le Sexuel, Cahiers Internationaux de Sociologie*, Vol. LXXVI, 1984.
- CAILLÉ Philippe, *Un et un font trois. Le couple révélé à lui même*, ESF, Paris, 1991.
- CAMBY Philippe, *L'Erotisme et le sacré*, Albin Michel, Paris, 1989.
- CHAUMIER Serge, *La Déliaison amoureuse, De la fusion romantique au désir d'indépendance*, Armand Colin, 1999. Payot, 2004.
- COMTE Auguste, *Cathéchisme positiviste*, Ed. Temple de l'Humanité, Rio de Janeiro, 1957.
- DREWERMANN Eugen, *L'Amour et la réconciliation, Psychanalyse et morale*, Tome II, Cerf, Paris, 1992.
- DUFOUR Dany-Robert, *Les Mystères de la trinité*, NRF, Paris, 1990.
- DUVERT Tony, *Le Bon sexe illustré*, Minuit, Paris, 1974.
- ENGELS Frederich, *L'Origine de la famille, de la propriété privée et de l'Etat*, Ed. Sociales, Paris, 1975.
- FICIN Marsile, *Commentaire sur le Banquet de Platon ou de l'amour*, Les Belles Lettres, Paris, 1978.
- FOURIER Charles, *Oeuvres Complètes*, Tome 1, Introduction de Simone Debout, Anthropos, Paris, 1967.
- FREUND Julien, *Sociologie du conflit*, PUF, Paris, 1983.
- GUITTON Jean, *L'Amour humain*, Ed. Montaigne, Paris, 1948, Rééd. Livre de vie, Paris, 1965.
- KAUFMANN Jean-Claude, *La Trame conjugale. Analyse du couple par son linge*, Nathan, Paris, 1992.
- LE GARREC Evelyne, *Un Lit à soi. Itinéraires de femmes*, Seuil, Paris, 1979.
- LHOEST Benoît, *L'Amour enfermé. Amour et sexualité dans la France du XVI<sup>e</sup> siècle*, Olivier Orban, Paris, 1990.
- LILAR Suzanne, *Le Couple*, Grasset, Paris, 1963.
- MORIN Edgar, « L'Arche d'amour », in *Le Vif du sujet*, Seuil, Paris, 1969.
- MORIN Edgar, *La Méthode*, « La Vie de la Vie », T.II, Points, Seuil, Paris, 1980.

- NIETZSCHE, « De l'enfant au mariage », *Ainsi parlait Zarathoustra*, I, Aubier, 1992.
- O'NEILL Nena & O'NEILL George, *Le Mariage Open*, Select, Montréal, 1976.
- ONFRAY Michel, *Théorie du corps amoureux. Pour une érotique solaire*, Grasset, 2000.
- PLATON, *Le Banquet*, Flammarion, Paris, 1992.
- PROUDHON, *Catéchisme du mariage*, in *Oeuvre complètes*, Slatkine, Genève, 1982.
- SCHÉRER René, *Emile perversi ou des rapports entre l'éducation et la sexualité*, Laffont, Paris, 1974.
- SIMMEL Georg, *Philosophie de l'amour*, Rivages, Paris, 1988.
- THOMAS Louis-Vincent, *Fantasmes au quotidien*, Méridiens, Paris, 1984.
- WESTERMARCK Edward, *Histoire du mariage*, Tome 1 à 6, Payot, Paris, 1943.

Serge CHAUMIER :

Auteur de : *La Déliaison amoureuse, De la fusion romantique au désir d'indépendance*, Armand colin, 1999, réédition Payot, 2004.

À paraître : *La Fission amoureuse*, Fayard, octobre 2004.

---

### III – LA REPRESENTATION DE LA CONJUGALITE DANS LA CHANSON FRANÇAISE DEPUIS LES ANNEES 60.

**Stéphane HIRSCHI,**  
*Directeur de l'Institut Culturel de l'Université de Valenciennes*

Le vecteur chansonnier va me permettre ici une évocation lacunaire de quelques formulations de la conjugalité au cours des dernières années. Il s'agira d'un parcours chrono-sociologique au travers de ce genre, la chanson, qui reflète si bien l'air du temps dans les airs qu'il donne à fredonner.

Ce parcours, subjectif et sans aucune prétention à l'exhaustivité, s'articulera autour de la dialectique de deux pôles, dramatisation / sérénité : leur mise en œuvre sera entendue comme symptôme axiologique des enjeux de chacune des représentations de la conjugalité ici retenues.

#### 1. VISIONS CANONIQUES

Au commencement, deux visions canoniques, chez BREL et BRASSENS :

- a. **Le couple idéal malgré le cours du temps – et indépendamment du contrat matrimonial : Les vieux amants de Brel, 1967.**

Dès l'introduction, musique romantique de forme concerto piano / cordes.

« Bien sûr nous eûmes des orages / Vingt ans d'amour c'est l'amour fol » : récit d'emblée rétrospectif, formulation littéraire du passé simple et de l'adjectif « fol » : le tableau amoureux s'inscrit en continuité avec la tradition des représentations lyriques idéalisées, malgré la trace inévitable du « bien sûr » liminaire, comme une marque incontournable du réel sur l'idéal romantique...

« Chambre sans berceau » : on se situe ici dans une représentation presque atemporelle, incarnation à visée universelle, non située socialement de façon explicite, du couple romantique, dont l'amour n'est pas soumis au contrat tacite du lien familial (pas de finalité de procréation, d'autant qu'aucun regret ne semble poindre à l'évocation de l'absence d'enfant, et pas d'allusion non plus à un quelconque engagement matrimonial, qu'il fût religieux ou d'état-civil).

« Bien sûr tu pris quelques amants / Il faut bien que le corps exulte » : la chanson témoigne d'une époque charnière (écrite en 1967) : les conventions bourgeoises du XIXe siècle (on ne divorce pas... et Brel héritier d'une famille bourgeoise ne divorcera jamais de la mère de ses enfants, malgré une vie conjugale ostensible avec trois compagnes successives, des années 60 à sa mort en 1978), ces conventions se conjuguent vaille que vaille avec la libération sexuelle qui pointe à la fin des années 60, à partir de la généralisation de la pilule, puis du printemps 68 (exaltation du corps).

Enfin, la chanson donne à entendre le paradoxe d'une représentation du bonheur sous forme dramatisée : d'une part dramatisation des images, « éclats des vieilles tempêtes », « N'est-ce pas le pire piège / Que vivre en paix pour des amants » ; mais aussi ambiguïté d'une évocation en champ-contrechamp (« Tu avais perdu le goût de l'eau / Et moi celui de la conquête », « Moi je sais tous tes sortilèges / Tu sais tous mes envoûtements) : ce champ- contrechamp instaure certes un dialogue symétrique entre les deux partenaires, mais entérine du même coup leur affrontement au cours des couplets ; ce n'est qu'avec les longues notes tendues des cordes accompagnant le refrain que l'amour permet les retrouvailles du couple. L'idéal ici sacralisé est bien celui d'une « tendre guerre ».

Au total, l'apparente liberté non conventionnelle de ce couple, dont on ignore s'il est officialisé pour l'état-civil (et le terme d'*amants* laisse plutôt entendre le contraire), doit pourtant être nettement tempérée par l'idéologie implicite que véhicule l'atmosphère générale de la chanson : cette orchestration romantique et symphonique, l'implicite valeur de représentativité universelle de cette forme d'amour sont en fait les indices d'une idéologie bourgeoise sous-jacente. Cette conjugalité idéalisée, tout en s'ouvrant sur l'air du temps, fleure bon le conformisme d'avant 68, jusque dans ses limites : « tendre guerre », mais « vingt ans d'amour fol ».

**b. La figure du non-conformisme au sein de la conjugalité : La non- demande en mariage de BRASSENS.**

Système inverse de la représentation « brélienne » : dédramatisation du refus d'engagement. Ou plus exactement, mise en scène d'une dramatisation apaisée d'un non événement. Le seul événement est de nature verbale : la figure à rebours de la formule traditionnelle de demande en mariage, proposant le paradoxe d'une déclaration d'amour sous les apparences du refus. Pourtant, aucun risque de rupture n'est à craindre : la tendresse chaleureuse de la ligne mélodique sereine est en outre soulignée par les notes tenues que joue l'archet de la contrebasse : s'en dégage une impression d'assise solide et néanmoins enveloppante.

Au demeurant, il convient d'affiner l'analyse de ce refus d'engagement. Il ne s'agit pas d'un moment inaugural dans l'histoire d'un couple. On n'a guère ici, tant du point de vue des évocations (« pot de confiture », « pomme cuite » ...), du vocabulaire légèrement suranné ou atemporel (« Cupidon », « Vénus », « Mélusine », « effeuiller la marguerite », « ~~ne~~ gravons pas nos noms au bas d'un parchemin »), que du timbre même de BRASSENS, l'impression d'une scène entre deux jouvenceaux. Il s'agit plutôt d'une confirmation entre deux concubins, partageant depuis une certaine épaisseur temporelle la vie commune, le ménage et la lèche-frites.

Cette conjugalité se décline au fil des sous-entendus d'une complicité sexuelle et susceptible de se passer d'évocations directes. Ainsi, il suffit de transformer la cuisinière en « maîtresse-queue » rimant avec les « queues / des casseroles » (l'effet de rejet du vers ajoute à la suggestion) pour transformer l'espace ménager en boudoir amoureux ; de même, les deux vers suivis d'un rejet : « l'encre des billets doux pâlit / vite entre les feuillets des li-/Vres de cuisine » mettent en valeur une rime cachée, au secret de la complicité intime, révélant le lit d'amour tapi derrière le son des li-/vres. Queue, lit, rejoignent ainsi, bien loin des émois printaniers de deux jouvenceaux, ce que suggère aussi le redoublement du « de » accentué au refrain, en figure filigranée du couple indéfectible : « J'ai l'honneur **de** ne pas te **de-** mander ta main ».

De manière inverse à celle de BREL, BRASSENS propose donc ici une vision de la conjugalité moins anti-conformiste qu'il n'y paraît dans les années 60 : certes la reconnaissance sociale de l'état-civil est repoussée au profit du seul engagement inter-individuel, mais se dégage une espérance d'amour éternel bien éloignée des aspirations à une sexualité totalement libre telle que les années 70 vont la revendiquer.

On voit donc qu'avec BREL et BRASSENS, objets d'un consensus de représentation aussi bien dans les années 60 qu'au-delà, puisque la jeunesse autant que les générations précédentes leur décernent un brevet de légitimité culturelle (jusqu'à l'entrée dans les dictionnaires), se déploie une vision canonique de la conjugalité : rêve d'un compagnonnage sans fin même si les aspirations à la fidélité romantique absolue ou au contraire à la légitimation sociale traditionnelle permettent un accommodement avec la libération des mœurs qui commence à poindre.

## 2. LES FIGURES DU VIEILLIR ENSEMBLE APRES 68

### **a. Apparition du divorce par consentement mutuel : « Les divorcés », créé par Michel DELPECH, 1974 :**

Vision apaisée d'une situation jusqu'alors conflictuelle : ton serein du chanteur, affectueux envers son ex, musique douce, balade, orchestration presque sirupeuse, chœurs et cordes, parfois harmonica mélancolique.

Retournement des poncifs (*Mon homme, Quand on vous aime comme ça, Ne me quitte pas...*) : la femme quitte l'homme pour un autre mais il est compréhensif, laisse l'appartement et la garde de l'enfant, et prodigue conseils et souhaits de bonheur, catalysés par l'enfant commune (jusqu'à : «Tu pourrais faire aussi / Un demi-frère à Stéphanie / Ce serait merveilleux pour elle»).

«La vie continue / Malgré tout» martèle le refrain, et le couple se reconfigure en co-parents apparemment toujours affectueux.

### **b. Déclinaison de la complicité des séniors comme figure des couples (et non des familles) recomposés : « Sarah », de Serge REGGIANI (paroles et musique de MOUSTAKI), 1969 :**

Pendant inverse du divorce apaisé peint par DELPECH, s'observe ici une montée paradoxale de la mélodie, comme une marche vers un triomphe amoureux, contre une adversité qui pourrait être à la fois le temps et le regard des autres : « La femme qui / Est dans mon lit / N'a plus vingt ans / Depuis longtemps ». Mais la fin n'en est pas moins éclatante – au contraire, puisqu'elle dépasse la liste égrenée des adversités.



Dans la représentation qu'assume REGGIANI, à la fois vibrante et fragile, la *patine* est assumée en tant que meilleur rempart contre l'effet dévastateur du temps – la progression de la chanson en une suite de crescendos joue ici un rôle initiatique (à l'encontre des lieux communs sur la beauté et la séduction) et finalement revêt une fonction cathartique contre les angoisses de l'homme moderne : en finale «blessures» rime avec «rassure» ! On est loin ici d'une vision apaisée du vieillir ensemble : le temps comme chez BREL assène et a asséné ses coups, mais le drame de la vie trouve justement sa réponse dans la présence de l'autre – au long cours, même si la rencontre ne s'est pas jouée dans la fraîcheur édénique des contes de fée adolescents.

Recomposition des couples et augmentation de l'espérance de vie permettent à cette chanson d'assumer une fonction emblématique d'espoir pour ces personnes en situation d'échec conjugal qui, pendant longtemps, optaient pour une résignation malheureuse, et désormais envisagent l'éventualité d'une seconde (x-<sup>ième</sup>) chance de bonheur conjugal – mais débarrassé des illusions d'un vert paradis des amours enfantines...

**c. *Manifestation de l'augmentation de l'espérance de vie couplée à la retraite à 60 ans : La retraite, de LEPREST / DIDIER, (version Olympia 1995) :***

Dans cette chanson de la fin des années 80 se conjuguent curieusement la tendresse sereine d'une complicité sans ombre dans le couple vieilli (portée par la voix chaude et riche de cicatrices surmontées d'Allain LEPREST), et néanmoins une forme de combat contre les dégradations et les renoncements : malgré « la raison qui tangué / Et [l]es cheveux blancs sur la langue », la retraite est ici conçue à rebours d'un retrait. Dès lors qu'on n'est pas encore trop usé, ne serait-ce que dans ses désirs, elle permet l'accomplissement de rêves jusque là impossibles : l'envol lyrique d'un voyage en Espagne (le pays où l'on bâtit bien sûr tous les châteaux) leur donne corps sur le rythme dramatisé du piano, en forme d'une ultime corrida. Au lieu commun de vieux éteints et résignés à l'effacement progressif, hérité de BREL, LEPREST oppose l'énergie d'une jeunesse retrouvée, d'un second souffle en somme : « on pose pas longtemps nos rides » ; du coup les couchers de soleils métaphores d'une fin de vie deviennent aussi symboles de lumières toujours nouvelles et splendides à découvrir : la retraite avancée manifeste l'ouverture sur les inconnus jusque là refusés par une existence routinière : « Salut l'oranger sur la cour / Salut la paresse des jours / J'avais hâte de te connaître / La retraite ».

De la dramatisation du discours (refus de se laisser aller), se révèle donc paradoxalement l'univers apaisant des couchers de soleil moins anesthésiants qu'ajoutant des couleurs à l'horizon du couple âgé.

**d. « C'est pas d'amour », Jean-Jacques GOLDMAN, 1994 : la dédramatisation suprême, paradoxalement, s'avère la source même de la fêlure : l'absence d'amour.**

Sur fond musical de mélodie atone et d'accords monotones, la chanson se fait témoin d'un univers de compagnonnage tendre, tellement apaisé que cette sérénité crée tension : reflet inverse des *Vieux amants* bréliens, cette œuvre révèle le manque de la «tendre guerre» («pourquoi pas des vies sans cris»), et la souffrance masquée qui en découle. GOLDMAN dans cette évocation ne dessine d'image de l'amour qu'en creux : à l'instar d'un monde où les visions en noir et blanc de la guerre froide ont fait place aux incertitudes d'hésitations «entre gris clair et gris foncé» (titre de son album de 1987), la vie de ces amants, quoiqu'apaisée, en devient plate : cette morne plaine ne peut être définie que par ce qu'elle n'est pas, comme un film en négatif (« ça ressemble à, [...] c'est pas de », etc...).

Et la clé de cette chanson qui semble longtemps évoquer un surplace du couple survient quand on ne l'attendait plus, en finale : « c'est *plus* d'amour ». Dès lors, ce que suggère GOLDMAN, apparaît comme le reflet inverse de l'univers trop harmonieux ici dépeint : le temps manifeste à plein son rôle d'usure dans le couple, étouffant la passion amoureuse sous l'ouate de la sagesse et de la tendresse complice, pour déterminer une fin de vie en exact contrepoint de la retraite peinte par LEPREST : au lieu des couleurs nouvelles des couchers de soleil espagnols, le décor toscan ici convoqué est celui de reliefs adoucis, trop connus, sans surprise, proches de l'effacement, résignés en somme. Pourtant, un tel destin n'est pas fatal : la chute appelle, par sa cruauté, à un réveil de vitalité, aussitôt matérialisé pour les auditeurs par un envol instrumental concomitant : solo lyrique de guitare électrique et réveil de la batterie déclenchent ensuite un flamboiement accéléré des claviers électroniques, avant une nouvelle forme de sérénité acquise, plus dense et doublée par la vibration d'un chœur féminin. GOLDMAN rejoue Eros contre Thanatos. La société, elle, incite donc apparemment, à force de stigmatiser toute forme de conflit, à des vies dont la prolongation risque de ne guère être exaltante...

### **3. LES NOUVELLES CONFIGURATIONS DU COUPLE**

**a. « J'te mentirais », BRUEL, 1999 : figuration d'une complicité par-delà les tentations d'infidélité.**

Cette chanson en forme de tendre balade offre l'exemple du nouvel horizon d'une fidélité moins charnelle qu'appuyée sur des valeurs de transparence et de confiance.

L'atmosphère chaleureusement romantique des arpèges de piano (peu à peu soulignés par des nappes de cordes en fond orchestral) apaise l'enjeu : loin du drame (néanmoins possible, car le refrain est lui interprété douloureusement, en appel au secours), l'évocation du coup de canif virtuel sonne en chanson d'amour. Simplement, l'horizon jadis écrit d'avance du vieillir ensemble se teinte désormais d'incertitude, au fil des allongements d'espérance de vie et des quêtes d'autonomie et de bonheur individuels, jusqu'au sein du couple. L'aventure conjugale abandonne la forme d'un chemin linéaire pour celle d'une possible chute, tourbillon lyrique d'un refrain où l'homme ne connaît pas l'avenir, et où la femme pourrait être parachute ou simple amortisseur... figure d'un réconfort en somme guère différent de celui de « Sarah » chez REGGIANI, dont les blessures riment avec « rassure » ! Mais l'image ici proposée est celle d'un couple beaucoup plus jeune, aux prises moins avec le cours du temps qu'avec les propres incertitudes de chacun de ses membres.

**b. J'ai noté de Romain DIDIER, 1999. Incertitude encore, mais moins lyrique que distanciée, et néanmoins fondamentalement tendre : le manque de lisibilité d'un avenir plus du tout écrit d'avance n'est plus pour autant source de drame.**

Humour de la mise sur le même plan du prosaïque et du sentimental : figure du zeugma emblématique de la vie commune, où s'entremêlent l'affectif et le trivial (« échanger le pain et l'eau / Et des propos sans importance » ; « Environ dix huit mille deux cent mouchoirs / En ouate de cellulose / Dont les trois quarts pour te moucher / Et le restant pour pas grand-chose » ; et évidemment le liminaire et symptomatique :

Ça fait vingt neuf mille deux cents heures  
Qu'on a passé dans le même lit  
Dont mille quarante à faire l'amour  
Et sept cent vingt pour maladie

Cette construction de la chanson par effets d'énumération, rythmés par le clinique « j'ai noté », ramène les événements d'une vie conjugale « ordinaire » à leur seule valeur d'événements, découplés des affects. Les affects sont néanmoins véhiculés, par la tendresse même de la voix de Romain DIDIER : son ironie chaude, qui enregistre le net ralentissement des « je t'aime » au bout de dix ans d'« horloge commune », se résume finalement à ces vers en refrain, état des lieux d'un amour en cours :

J'ai noté vingt « je vais t'quitter »  
Et vingt et un « je vais rester »...

C'est peut-être une bonne image de la conjugalité aujourd'hui : une figure ouverte, où rien n'est jamais écrit d'avance, mais porteuse d'un espoir de bonheur à deux, mariage du quotidien et des rêves, sans illusion mais avec espoir ; une vision apaisée peut-être parce que dégagée d'idéaux inaccessibles, tentant de laisser sa part au prosaïque pour mieux affronter ensemble le combat existentiel du temps qui passe, qu'il s'agit d'apprendre à compter à deux, non pour en accentuer le poids mais bien sûr pour faire contrepoids à la brièveté d'une vie, ainsi doublée.

## IV – POINT DE VUE PSYCHANALYTIQUE

**Dominique GUEVENOUX**  
*Psychothérapeute, Psychanalyste – Lille*

C'est à l'invitation d'une femme que je prends la parole ce matin risquant « d'en dire un bout » sur le « couple moderne », ceci du point de vue d'où je me situe en tant que professionnel et travaillant également dans le secteur médico-social.

Que me disent les personnes qui me sont adressées soit dans mon cabinet soit dans un Espace de Rencontre Parent / Enfants dont j'ai la responsabilité ?

Pour souligner le trait, je dirai que quoi qu'elles aient fait pour que leur couple marche, pour que ça fonctionne, à l'étalon des idéaux sociaux qu'elles ont pris comme point de repère, ça n'a pas marché ! Que ça rate même !. Et pourtant « j'é tou fé » pour que ça marche...

Il semble donc que quelque chose de plus fort qu'eux-mêmes les dépasse, qui va au-delà de leur bonne volonté, de leurs efforts. Quelque chose se manifeste qui remettrait en cause les bonnes résolutions, quels que fussent au départ leurs engagements réciproques.

Impasses donc...Impasses marquées par quoi? Sinon que le couple moderne rencontre un impossible bien sûr ! ...Un impossible à quoi ? ...A que ça se fasse justement, Un couple ! Si ça marchait à tout prix alors ça toucherait aussi bien à de l'insupportable. Et voilà qu'à trop vouloir faire du Un... Un couple... Un vrai... Un qui dure... Un tatoué...Un « pas vacciné », pas du toc quoi, pas du semblant, eh bien alors ça marche d'autant moins. Et dans les cas où la répétition prédomine à maintenir à tous prix ce lien Un, cette unité, ce couple « Un », eh bien on aura beau le tenir à bout de bras, l'agiter dans tous les sens, au mieux ça copule, au pire...c'est une « folie à deux ».

Combien de déchirures, d'accrocs dans du « Deux en Un » toujours espéré quand tout indique l'Impossible à faire fusion, à ce qu'on s'entende « parfaitement ». Dans ces cas là, même lorsque les parties souffrent dans des situations de dissolution du couple, cette souffrance ne « présente » t-elle pas encore le fantasme sous-jacent à faire du Un ? La « guerre » entre les parties est souvent préférée, plus forte que soi, à une paix qui abandonnerait la conviction du rapport « fusionnel ».

Mieux vaudrait alors le climat ravageant d'une « sur-vie » du couple, pourtant moribond, que d'affronter un « mourir » du « vivant excessif ». Mieux vaudrait encore un état « tout feu tout flamme » du vivant à une « consommation » dans l'ek-sistance...

Il y a les sentiments vous me direz, oui certes, mais le sentiment aussi bien, alors ? Alors, on dirait bien qu'on ne puisse compter qu'à partir d'un trois, que c'est à partir du trois que ça peut compter, qu'on peut s'appuyer là sur quelque chose qui tienne le coup !

Sans enfants ça allait encore, me disent certains, même si ça ne marchait pas toujours entre nous. Mais quand il y en a eu un (qui introduit de fait du trois) alors vraiment « là, ça ne comptait plus pour du beurre » notre histoire, on « s'engueulait » tout le temps...

C'est en effet plus pareil, ce n'est plus « comme on se l'était imaginé ». C'est même à ce moment là parfois « que ça s'est mis à déconner entre nous deux », qu'il (ou qu'elle) « est parti(e) voir ailleurs ». Ou encore « c'est là qu'elle n'avait plus d'yeux et d'oreilles que pour l'enfant » et où encore que « j'ai eu le sentiment moi de ne plus compter pour lui, pour elle » alors ... enfin vous comprenez... me disent-ils encore.

Après la « lune de miel »... vous savez, un couple... bref... « Ça peut pas durer, la Passion s'éteint... » me rétorque celui-là.

Il en serait donc ainsi de cet Autre avec un grand A, comme dans les méditations métaphysiques de DESCARTES, du rapport à ce « Dieu trompeur » que pourrait être l'Autre. Cet Autre, ici incarné, dans lequel le sujet aurait placé toutes ses billes, à qui il avait donné toute confiance, en qui il avait pourtant cru si fort...et qui m'a trompé. Le voilà donc à l'expérience, cet Autre, comme un Autre menteur. L'avenir du « couple Un » est de fait « réglé comme du papier à musique » où l'Autre « m'aurait trompé », irrémédiablement si j'ose dire...

Difficile d'entrevoir dans ces conditions, du côté de l'Autre, un Autre « cocu de facto », structurellement, constitutivement car « sujet parlant » parlêtre pour reprendre le néologisme de LACAN, de pressentir ainsi la possibilité d'une ek-sistence de qualité dans un « mourir » à l'opposé du « vivant » excessif colporté dans le Social.

Qu'il faille par conséquent, en cas de « déchirures de ces couples », intervenir à la demande de l'un ou de l'autre, voire des deux, c'est sûr. Mais en sachant cette intervention comme celle d'un messenger de « mauvais augure », celui qui annonce et représente « l'interdiction de l'inceste » en quelque sorte, ce tiers qui rappelle la Loi symbolique, cette Loi si juste et si dure (à la fois ?). Si dure parce que la Loi symbolique renvoie le sujet à la « castration symbolique » et donc un « devoir », devoir tenir compte dans son « espace mental » de cet « impossible » à faire Un avec l'autre.

C'est à cette condition « sine qua non », en tenant compte de la Loi symbolique inscrite au cœur de l'émergence même du langage, que la « punition » ou même la « récompense » juridique ou sociale n'est pas la meilleure des « corrections » à apporter au couple qui « bat de l'aile ».

Or c'est trop souvent au seul recours de la loi des hommes qu'un « procès verbal » s'entame. « Procès dur » des Cour-courants menant à la répétition de « procès verbaux » trop souvent récurrents. Procès verbal bien sûr mais « blabla » juridique au regard de la Loi symbolique où les paroles qui temporisent et apaisent les hommes sont si rares voire absentes. La transparence visée dans de telles circonstances où se « débattent des sujets » n'ayant « rien à dire » d'autre que du « visible » ne nous semble être qu'un prétexte conscient à un règlement des situations selon le temps imparti par la machinerie juridique elle-même.

C'en est parfois à ce point « dramatique » qu'on pourrait ici faire l'hypothèse clinique de processus similaires entre maladies « iatrogènes » observées en médecine et pathologies psychosociales provoquées par la « justice des hommes ». Un syndrome parfois gravissime qu'attestent des tentatives de suicide conduisant parfois à la mort, ce qui dit encore l'importance du remaniement psychique nécessaire pour « tenir le coup ». Il n'est pas rare par conséquent qu'un profond et durable malentendu perdure à la suite du processus de séparation vu uniquement sous l'angle du juridique.

Il nous semble en effet que toute une psychopathologie du lien social, du lien professionnel, familial, affectif, sexuel même s'affirme au décours de cette « plainte existentielle », de cette « blessure profonde » n'intéressant plus aujourd'hui ou si peu les institutions.

La seule désignation d'un « lampiste » (comme l'objet du discours « rationaliste ») dans ces situations de déchirures, « dialectique dichotomisée » entre « accusé et victime », n'a pourtant jamais aidé à faire progresser la notion de sujet et d'existence pour une quelconque voie « spirituelle ». L'émergence pourtant d'une « tiercéité » renouvelée devant la séparation, l'avenue d'un « espace laïcisé » apaisant rendrait pourtant possible l'accès pour un sujet à une parole salvatrice. Bien sûr, la justice des hommes règle « techniquement » les modalités d'un « jouir excessif » mais ce type de règlement reste nettement insuffisant et s'accélère pourtant, encore et toujours. Qu'il faille des décisions, c'est incontestable, mais « à quel prix » ?.

L'actualité est malheureusement d'aller toujours plus dans cette voie unique, dans le sens de « torts partagés » confiant de plus en plus aux seuls « experts » le soin de faire « la part des choses », de trancher entre un « ni oui ni non » constitué pourtant par le langage lui-même. L'Ordre du Visible et de la Preuve, plus que jamais, est sous la férule d'un nouveau discours remplaçant désormais des décisions prises avec « bon sens ». En lieu et place en effet, trop souvent, des « programmes informatiques » prennent le relais en proposant le dernier standard à des décisions « pré formatées ». Logiciels à remplir des « blancs », « blanc » à compléter techniquement les « modalités » et dont les conséquences sont laissées de côté. On compte alors sur le temps, une « question de temps » où seuls les protagonistes concernés auront à assumer, s'ils le peuvent encore.

On se mettrait bientôt face à cet « instantané » de la chose publique et juridique, devant cette « Cause Freudienne » apparemment perdue, à rêver du « jugement de Salomon »...sans « jurisprudence » possible, celui-là ...

Cette « modernité du discours » affectant, entre autres institutions la « justice », n'est pas bien sûr annonciatrice d'un « mieux être » espéré par le couple d'aujourd'hui. Cette modernité là, dont est expurgé parfois le sens lui-même par certaines décisions malheureuses risque de préfigurer au contraire une accélération des « procès durs ». Procédures où les parties ne pourront que se déchirer un peu plus, étant abandonnées à elles-mêmes, comme jamais, laissées à « une toute puissance » ingérable. Le rôle du tiers prendrait pourtant là toute sa valeur, le rôle du magistrat en particulier, étant donné l'importance de son intervention. C'est à lui que revient en effet la responsabilité considérable d'entériner ou pas une décision prise jusque là unilatéralement par le couple. Sans cette responsabilité « assumée » la société dite « laïque » sera autrement de plus en plus réduite à une fonction technique, régulatrice, évidée de sa compétence à dire « son mot » dans les affaires de la Cité. En lieu et place d'une altérité possible la « chaise restera vide », la place inoccupée, plus personne pour avoir du répondant, pour dialoguer autour d'une alternative de vie.

Phénomènes de rupture donc plutôt que processus de séparation, voilà le réel danger et c'est sans tenir compte de l'angoisse liée à cette mauvaise aventure. Tandis que les couples en « déchirance » sont ainsi invités de plus en plus à décider par « eux-mêmes » du sort de leur communauté, comment s'étonner encore que le « mariage civil » fasse alors de plus en plus « pale figure » et que les divorces eux-mêmes n'apaisent plus personne ?



L'émergence actuelle de « nouveaux types d'union et de désunion » ne serait-elle pas là aussi l'expression, la résultante, d'un profond « malaise dans la civilisation » ?

Nouvelles unions qui côtoient des modalités allégées de procédures d'union ou de rupture sans s'apercevoir encore qu'elles risquent plus d'accentuer la brèche des effets qu'ils prétendent par ces modalités obturer ! On se contente trop souvent, nous semble-t-il, de répondre à une demande sociale supposée moderne, d'être tous des « modernes », là où l'immédiateté des réponses risque au contraire de faire l'impasse de la problématique du « lien social » et du « malaise dans la civilisation » .

Exit l'Impossible du « Un » par un contournement de l'obstacle social (perversion sociale ?), par la suppression de l'Altérité (psychotisation) tout ceci au Nom d'une modernité du Socius. L'invocation pour un « autre type de rapport » à l'Autre, celle là reposant sur une possibilité foncièrement laïque est niée voire « forclosée ». La place « altérée par la qualité du lien à l'autre », place d'un tiers qui me touche par ses paroles et par son écoute, risque donc bien plus que jamais d'être « écartée » au profit d'une « efficace à court terme ». Cette efficace forclos le débat social, nie la question soulevée par « l'impossible à faire du Un ».

Peut-il y avoir dans ces conditions une modernité du couple en soutenant la possibilité d'un espace de « non-savoir » en lieu et place d'une « hyper-technicité » du discours ? Peut-on soutenir par exemple cette place laissée à la « communication » en ignorant celle du dialogue qui implique qu'on ne peut se comprendre « 5 / 5 » comme pour un compte rendu scientifique ? La réduction des signifiants à des « signes compris par tous » est de ce point de vue exemplaire du processus touchant l'« Etre » à la « Lettre »...

Nous croyons donc que l'apparition de la « médiation familiale » est une réponse possible à se ressaisir de la « chaise vide » et à l'occuper autrement en ayant un « répondant différent » autrement que « juridique ». Il va sans dire que le cadre de ces interventions exige de la part des personnes qui s'autorisent (à la condition qu'elles s'auteurisent) d'être concernées elles-mêmes par « une éthique du sujet » qui tienne compte des impasses évoquées ci-dessus.

Autrement, quid de ces réponses trop souvent « à l'emporte pièce », de ce « prêt à penser », de ce discours ahurissant du « Politically Correct » où tous devraient relever de la même Loi ? Quid dans certains cas, des pires conséquences pour les « justiciables » mais où, comme aux Etats-Unis d'Amérique depuis dix ans maintenant, la réponse de l'institution et de son représentant est si souvent « Nothing Personal » ?

La « justice des hommes » doit-elle et peut-elle répondre à la question : qu'est-ce qui fait qu'on en soit arrivé là dans le couple et plus loin dans les institutions ? Qui n'a déjà constaté à un poste de « responsabilités » la nécessité exponentielle de s'entourer d'un avoué voire de plusieurs ? Quid de tous ces procès entamés pour un « Oui ou pour un Non » là où le « Ni oui Ni non » semble (définitivement ?) banni ? Quel sera donc le devenir « du sujet désirant » à l'occasion de tels jugements, jugements par trop « aveugles » lorsque le bandage posé sur les yeux de la justice elle-même soulignerait toujours plus aujourd'hui un : « ne se fier uniquement qu'à ce qui nous tombe sous les yeux » et non plus « ta place exige de toi une neutralité qui se fonde ailleurs que sur les éléments que tu vois, qu'on te montre » ?

Quid donc de cette « boussole personnelle » où « ne pas perdre le Nord » inclurait de tenir compte d'un « impossible » à savoir toute la Vérité ? Pourquoi le « Jugement de Salomon » ne peut-il justement faire « jurisprudence » ? En quoi constitue-t-il pourtant une « réponse unique », si ce n'est qu'il inclut justement « un Réel », Réel comme impossible, Réel qui exige une réponse originale, « une trouvaille » en quelque sorte, qui dépasse de loin le clivage « vrai / faux » ?

La Fonction du Symbolique n'est-elle pas ravalée lorsque des procédures « accélérées » empêcheront demain l'institution elle-même à dire son mot sur ce « couple en crise » et lorsque les tribunaux ne seront même plus le prétexte à de « belles disputes » au sens religieux du terme ? Sans cette garantie de « tranquillité et d'apaisement », si souvent invoquée comme une condition nécessaire par la justice des hommes elle-même, et sans une « consultation réellement laïcisée », ne renvoie t-on pas les parties à une « radicale impuissance » ?

Sera-ce alors le plus « malin » qui s'en sortira le mieux, voire à l'occasion, ne lui donnerait-on pas un blanc seing juridique le rendant définitivement hors de portée de toute altérité mais rendu de la sorte à une toute puissance narcissique ?

Le lien social, appréhendé comme « La » structure de base de la société, comme ce qui « institue », ce lien fondamental est-il encore « vivable » dans la différence avec l'autre ? Et si non, que se profile-t-il en lieu et place ? Plus loin encore, le malaise dans le « couple moderne » n'est-il pas déjà annonciateur du symptôme et du malaise moderne de notre civilisation occidentale toute entière, « civilisation moderne » psychotisant le « sujet moderne » ou entérinant une régression historique ?

La grande question de la Laïcité, si souvent posée aujourd'hui, ne peut pas ne pas concerner le couple « moderne » tant l'avènement de cette dite modernité reste fragile et les croyances toujours vivaces. Le Siècle des Lumières éclaire-t-il encore par sa modernité le mouvement des consciences là où des détracteurs proposent déjà un retour à une « fausse garantie ? », sont-ce eux qui gagneront aujourd'hui ce qu'hier ils n'ont pu pourtant empêcher ? Il n'est pas sûr, selon nous, que la modernité ne puisse venir un jour à reculer, voire à disparaître des consciences si celles-ci venaient à penser qu'il y a plus à perdre dans le discours de la science qu'à y gagner.

Et pourtant, comme pour la planète selon Galilée, elle tourne...elle fonctionne cette Modernité même si on ne peut la sentir, pourvu cependant que ce ne soit pas en rond...

Mon intervention au « colloque » n'a pu me permettre de déplier aussi loin les enjeux liés au « couple moderne ». Je vous ai donc proposé là un supplément à mon intervention via des pistes de réflexion supplémentaires.

## **DU COTE DES RELIGIONS**

## **V – LE COUPLE « CATHOLIQUE »**

**Bruno FEILLET**  
**Prêtre catholique**

### **L'ALLIANCE D'UN HOMME ET D'UNE FEMME POUR TOUTE LA VIE**

Il est bien difficile de présenter en si peu de temps le mariage tel que les catholiques le pensent et essayent de le vivre jour après jour. Deux mille ans de vie chrétienne ont apporté beaucoup de richesses tant dans les fondements de l'union conjugale, les ressources pour poursuivre au quotidien un engagement pris pour la vie, que dans la gestion des séparations. Mon intervention relèvera donc d'une esquisse.

Je parle ici au nom de l'Eglise catholique. Aussi, s'il m'arrive de parler des chrétiens, ce sera plus par commodité de langage que par volonté de récupération de l'ensemble des traditions chrétiennes qui existent en France. Ne croyez pas que j'engage Mme le Pasteur qui est ici présente et que je salue fraternellement.

#### **L'homme est créé pour aimer**

Avant de parler de mariage, commençons par parler des personnes. L'anthropologie chrétienne catholique comprend la personne humaine en la référant à son origine telle que la Bible la présente. Au moyen des images et des références de leur époque, les croyants juifs d'alors ont essayé d'exprimer leur foi en un Dieu qui a voulu chaque être humain pour lui-même, comme un partenaire libre. A la suite de Jésus-Christ, les chrétiens ont approfondi cette relation si originale qui demeure quelque soit l'état de vie choisi et en particulier celui du mariage.

**❖ A l'image de Dieu amour et par le moyen de l'amour.**

Dans son exhortation apostolique sur la famille, « *Les tâches de la famille chrétienne dans le monde d'aujourd'hui* » (*familiaris consortio*), publiée en 1981, Jean-Paul II a cette très belle expression : « Dieu a créé l'homme à son image et à sa ressemblance: en l'appelant à l'existence par amour, il l'a appelé en même temps à l'amour. » (N°11).

Pour les chrétiens, si chacun de nous est capable d'aimer, c'est parce qu'à l'origine il y a un « Dieu qui n'est pas solitaire » mais qui est Trinité. Dieu est amour en lui-même. Être créé à l'image de ce Dieu, c'est être capable d'aimer à son tour.

Ensuite, l'acte de création est motivé par l'amour. Chaque être humain, homme ou femme, est voulu pour lui-même. Dieu, s'il est vraiment Dieu, ne peut pas avoir d'intérêt à la création des hommes. Son acte créateur relève donc d'un mystère qu'aucune théologie n'a pu percer mais seulement approcher via l'expérience de l'amour.

C'est ainsi que dans l'Eglise catholique, nous affirmons que la vocation fondamentale de chaque homme et de chaque femme est d'aimer. Reste à le réaliser concrètement et ne pas se contenter de belles paroles.

**❖ Chaque personne est capable d'aimer.**

Il y a plusieurs lois inscrites dans le cœur de l'homme :

- ✓ vouloir le bien et de s'éloigner du mal ;
- ✓ être capable d'aimer comme celui à l'image de qui nous avons été créés.

Les chrétiens pensent que tous, nous sommes capables de donner de nous-mêmes pour que d'autres vivent (conjoint et enfants). C'est alors que l'homme comprend sa manière de vivre comme une réponse à la création de Dieu. Jean-Paul II n'hésitera pas à dire que lorsque l'homme aime, « il participe à la sagesse créatrice de Dieu ».

### ❖ **Ce que présuppose l'acte d'aimer :**

Pour les catholiques, il ne peut y avoir d'amour authentique que si la personne s'investit dans son *intégralité*. Entendons par là avec son corps, son intelligence et son âme. Nous déplorons toutes ces théorisations qui, après avoir séparé les unions de la fécondité, ont conduit à disjoindre le corps de l'esprit. Les couples fissionnels qui disent s'aimer tout en s'autorisant des écarts de conduite sexuelle se mentent à eux-mêmes.

Aimer, ce n'est pas seulement s'investir intégralement dans le temps présent mais aussi *totale*ment, pour toute la vie. Que serait un amour qui ne s'engagerait que pour huit jours ou dix ans ? « Amour toujours » se répètent les amoureux.

Cependant, une chose est de le dire, une autre de le vivre concrètement et dans la durée.

### ❖ **Aimer, c'est vouloir aimer**

En régime chrétien, l'amour ne se résume pas au sentiment amoureux, à la passion. Les sentiments ne forment pas un projet de vie. Si Eros est tout à fait compatible avec l'Agapè, c'est l'Agapè qui oriente Eros et lui donne tout son sens :

*« L'amour est longanime ; l'amour est serviable ; l'amour n'est pas envieux ; l'amour ne fanfaronne pas, ne se gonfle pas ; il ne fait rien d'inconvenant, ne cherche pas son intérêt, ne s'irrite pas, ne tient pas compte du mal ; il ne se réjouit pas de l'injustice, mais il met sa joie dans la vérité. Il excuse tout, croit tout, espère tout, supporte tout. L'amour ne passe jamais. » 1 Co 13*

Il s'agit du texte le plus souvent choisi par les époux qui se marient dans l'Église Catholique.

Cela dit, ils ne peuvent célébrer leur mariage que s'ils se sont réellement engagés à le faire en signant un projet de mariage qu'on appelle aussi une déclaration d'intention. S'aimer ne suffit pas pour se marier. En réalité, il faut aussi la *volonté* de s'aimer.

Cela suppose de longues discussions pour élaborer un projet de couple et de famille et une vraie *décision*. C'est la grandeur et la dignité de l'être humain que de pouvoir cela, dire un Oui qui engage sa vie, toute sa vie.

## **Homme et femme il les fit.**

### **❖ *La différence hétérosexuelle est structurante***

Si chaque être humain porte en lui-même l'image de son créateur à travers sa capacité d'aimer vraiment, il faut aussitôt dire que la relation humaine qui porte le mieux l'image de Dieu est celle du couple humain hétérosexuel. Il faut avoir le courage d'affirmer la non-équivalence des relations hétérosexuelles par rapport aux relations homosexuelles.

Dans le couple hétérosexuel, chacun éprouve la différence des sexes comme la différence qui tranche sur les différences. Cette différence est telle qu'elle oblige toujours le conjoint à sortir de lui-même pour comprendre l'autre. Cette différence provoque à la générosité, à l'accueil du conjoint, à l'accueil de vies nouvelles. C'est en cela qu'elle est vraiment structurante et humanisante.

### **❖ *La sexualité : un cadeau formidable et exigeant.***

Les chrétiens sont de plus en plus attentifs à reconnaître dans le mystère de la sexualité une richesse source d'épanouissement à condition que les hommes ne perdent pas de vue son lien avec l'ensemble des valeurs humaines.

La sexualité comporte toujours en elle-même les dimensions de légèreté et de gravité, de jeu et de sérieux. Vouloir supprimer l'une ou l'autre, survaloriser l'un ou l'autre, c'est entrer sur le chemin du non-sens. C'est bien la grandeur des hommes et des femmes que de savoir donner du sens à leurs actes et de refuser de se considérer comme des animaux pour qui la sexualité n'est que génitale et instinctive.

Les chrétiens cherchent à éclairer le sens de leurs actes aux deux sources de la raison et de la foi. L'Église Catholique est très attachée à reconnaître combien l'homme, à l'aide de sa raison et de sa sagesse est capable de gouverner sa vie. Pour elle, honorer les capacités de l'homme à prendre en charge la conduite de sa vie, c'est honorer son Créateur. C'est pourquoi elle fait volontiers appel aux sciences humaines. Cependant, cette autonomie ne trouve pleinement son sens qu'en maintenant vivant un lien avec Celui qui la lui a donnée. Autonomie oui ! Autarcie non !



### **Le mariage comme sacrement**

Le concept d'engagement peut nous aider à comprendre au plan philosophique ce que les chrétiens comprennent par sacrement de l'alliance conjugale.

A la différence du contrat qui porte sur un bien ou un service à obtenir dans une durée limitée en échange d'un autre bien ou service, l'engagement porte sur l'être même de la personne, sans durée de temps. Chacun s'engage sur lui-même à vouloir le bonheur de l'autre parce que l'autre en fait autant à son égard.

Dans l'Église Catholique, on parle de sacrement. Celui-ci donne une grâce spéciale au mariage : celle de l'assouplissement du cœur lorsque la tentation des calculs mesquins se fait jour. Nous disons aussi que le mariage entre deux baptisés est indissoluble, c'est-à-dire qu'il acquiert une solidité particulière que personne ne peut défaire.

Mais ne croyez pas que cette solidité vienne seulement de l'extérieur du couple, comme une chape de plomb qui les recouvrirait. C'est le vœu même de l'amour que de durer toujours. C'est le plus beau cadeau que les époux se font : « rien jamais ne pourra détruire notre projet ». Je ne nie pas la part d'idéalisation qui existe dans ce genre de propos, mais au fond du cœur, tous ici nous avons le désir de dire une parole que nous tiendrons toute notre vie parce se joue dans cette parole le sens même de notre vie. L'Église catholique accompagne, vérifie et bénit cet engagement lorsqu'il est pris avec suffisamment de maturité.

### **Ne pas idolâtrer le mariage pour autant**

Vous le savez sans doute, les Évangiles bénissent le mariage (Jésus se rend à une fête de mariage à Cana) et le Christ milite pour sa durée (ce que Dieu a uni, que l'homme ne le sépare pas).

Mais le Christ n'idolâtre pourtant pas le mariage. Dans une parabole, il montre un couple de jeunes mariés qui est tout à la joie de sa nouvelle vie et qui prétexte de cela pour renoncer à se rendre au Royaume de Dieu. En fait, même pour les chrétiens, le mariage n'a de sens qu'en vue de ce Royaume. Les époux se choisissent et font alliance entre eux pour marcher ensemble vers Dieu lui-même. Le sens du mariage n'est pas dans le mariage mais dans le terme de la vie : ce que les chrétiens appellent la béatitude, le bonheur éternel.

Cependant, nous le savons, pour vieillir ensemble les époux ont dû traverser bien des épreuves, en particulier des conflits.

### ❖ ***Ne pas éviter les conflits.***

Le pire serait d'éviter les conflits. A propos de la gestion d'une crise ou d'un conflit, les chrétiens ont une longue expérience : apprendre à se disputer ; savoir dire comment on ressent les événements, les gestes ou les paroles de l'autre plutôt que de prêter au conjoint des intentions assassines qu'il n'a probablement pas ; apprendre à nommer l'objet du conflit ; ne pas mélanger les problèmes ; inviter un tiers...

Les traditions monastiques et religieuses, les associations de conseillers conjugaux comme le CLER sont les héritiers de toute une expérience deux fois millénaire en la matière.

Mais comme je crois que tout ceci est votre spécialité, je n'insiste pas.

### ❖ ***Savoir accompagner une séparation.***

L'Église Catholique ne veut pas l'unité du couple à tout prix. Lorsqu'il y a de la violence conjugale, de la violence sur les enfants ; lorsque le couple est mort petit à petit, mais qu'il est vraiment mort. Lorsque l'un des deux ne veut plus du tout le couple, ... le divorce s'avère parfois nécessaire.

L'Église Catholique n'interdit pas la séparation. Ce qu'elle demande, c'est que, l'on recherche d'abord les chemins de réconciliation. Et si c'est vraiment impossible, alors que dans ce moment très douloureux où le deuil de tant d'espairs doit être mis en œuvre, il n'en soit pas rajouté sur l'injustice et le mensonge. Que l'on n'utilise pas les enfants. Trop de divorces sont l'occasion d'accroître la violence et l'injustice, parfois à l'instigation des avocats.

### ❖ ***Nullité et non pas annulation***

Il me faut ici lever une ambiguïté du langage. Beaucoup pensent que l'Église Catholique peut *annuler* dans certaines conditions un mariage. Annuler voudrait dire qu'il y aurait eu mariage. Dans l'Église Catholique, nous disons plutôt que les conditions nécessaires au mariage chrétien (engagement pour la vie, à la fidélité, désir d'enfants, dans un contexte de liberté et de maturité suffisantes, ...) n'étaient pas remplies au jour du mariage. Et si un procès (tout se fait par écrit) manifeste que ces conditions n'étaient pas remplies, *l'Église catholique déclare alors qu'il n'y a jamais eu mariage*, qu'il a toujours été *nul sur le plan juridique*. C'est pourquoi, les personnes concernées n'ayant jamais été *juridiquement* mariées peuvent alors se marier à l'église.

La *déclaration de nullité* est bien à prendre au plan juridique et non au plan moral. La plupart du temps les époux ont fait de réels efforts pour construire leur couple et leur famille. Parfois, certains refusent d'engager une telle procédure au simple fait qu'ils ne veulent pas remuer des souvenirs douloureux ou encore parce qu'ils ne veulent pas que leurs enfants aient l'impression d'être nuls, ou le fruit de quelque chose de nul. Il faut savoir leur dire que la déclaration de nullité a un effet uniquement juridique.

A vous qui êtes des professionnels et qui accueillez parfois des chrétiens convaincus, il est important que vous sachiez leur rappeler cela. Le fait d'être croyant redouble parfois la souffrance liée à un échec. Ouvrir la possibilité d'un procès sur la nullité d'un mariage peut ouvrir des horizons et apaiser bien des conflits.

Les demandes pour déclaration de nullité doivent s'adresser à Monsieur l'Official, au siège de l'évêché du diocèse où les époux se sont mariés. La procédure dure en général deux ans et coûte aux environs de 500 € (chacun donnant à la mesure de ses moyens).

### **Conclusion : Il est possible d'espérer.**

Les chrétiens sont des hommes comme tous les autres, affrontés aux mêmes difficultés que tous les autres. Ceux qui vivent de leur foi bénéficient, me semble-t-il, d'une vision de leur couple plus idéalisée. Cela les aide à persévérer mais lorsqu'ils vivent un échec, ils risquent de tomber de plus haut. Pourtant, même en cas d'échec grave, ils disposent de ressources originales car leur projet conjugal ne repose pas sur leur seul sentiment amoureux c'est-à-dire sur eux-mêmes, mais sur un projet, la volonté réelle de le mettre en œuvre et plus encore sur leur foi au Christ qui lui, ne déçoit jamais.

Je n'ai pas eu l'espace pour vous parler du pardon. Mais lorsqu'il est vécu en profondeur et avec droiture, le couple ressort de son conflit plus fort. C'est une chose formidable que d'être aimé non seulement parce que ceci ou cela mais aussi malgré ce que l'on a dit ou fait. Je rappelle seulement que le pardon n'est pas l'oubli mais qu'il est une décision d'ouvrir et de préférer l'avenir commun et l'engagement à ne pas faire mémoire de la faute de l'autre contre lui.

Et je veux croire que si, vous, les médiateurs familiaux, vous êtes tout à fait capables d'aider à trouver des accords pour gérer les séparations, vous ne vous interdisez pas de proposer des chemins de réconciliation. Sous la cendre, il peut y avoir encore de la braise.

## VI – LE COUPLE « PROTESTANT »

**Eva NOCQUET**

***Pasteur de l'Eglise Réformée (ERF), Arras***

En introduction, deux remarques :

- souvenir de notre mariage où quelqu'un m'a posé la question de notre choix entre la législation française et allemande en matière de divorce : j'en étais profondément choquée. -> jamais je ne parlerai de divorce à un couple qui vient préparer son mariage, même si les statistiques disent qu'il y a une bonne chance que cela arrivera à quelques-uns,
- votre dépliant marque pour la table ronde "... chacun de ces intervenants préside à la cérémonie qui institue le couple". Ce n'est pas vrai pour les protestants. Pour nous, le mariage se fait à la mairie. Point.

"L'ERF ne marie pas, mais lorsqu'elle intervient, c'est pour répondre à la demande du couple de vivre son amour devant Dieu. La cérémonie religieuse est de l'ordre du témoignage, non de celui de la formation du couple, elle est action de grâce pour le don de Dieu qui précède et appelle l'engagement du couple" (Synode National de Dourdan 1984).

Après ces préalables, je vous dois quelques informations sur la conception protestante du mariage.

Les églises protestantes ne voient pas pourquoi elles devraient légiférer au sujet du mariage tant que l'Etat garantit son caractère public et reconnaît et protège son contenu propre. Il y a un pouvoir civil nécessaire au bon ordre, il a sa raison d'être pour le bien de tous, qu'il fasse son travail !

Pour les protestants, le mariage n'est pas un sacrement, nous n'avons pas trouvé de fondement biblique ou théologique pour en faire un, mais il s'agit d'une bénédiction du couple. Nous ne bénissons aucun objet, uniquement des personnes. Bénir signifie littéralement : "le bien dire, la bonne parole". Ce geste manifeste l'engagement positif de Dieu à l'égard de sa création : il la re-déclare "bonne". Ainsi la bénédiction de Dieu ne vient pas revêtir de sacré ou de force divine l'aventure humaine. Mais elle est donnée pour confirmer des hommes et des femmes à des moments charnières de leur existence à leur place ou dans leurs choix de vie. Elle leur signifie que Dieu est à leurs côtés. La bénédiction les met en route.

Si alors un couple vient demander une cérémonie religieuse au temple, il veut placer son existence conjugale devant le Dieu de Jésus Christ. Il exprime par là que son amour n'a pas sa source et son estuaire en lui-même, mais s'abreuve à l'amour infini de Dieu et est reçu comme un don merveilleux.

Le couple est situé dans l'ensemble de la création comme le lieu d'une relation unique et amoureuse entre l'homme et la femme. Être un couple c'est vivre une parabole du projet permanent de Dieu : conclure une alliance avec son peuple (Osée). Cette relation est vécue, par Dieu d'abord, comme fidélité. L'infidélité de son peuple n'oblitére jamais la fidélité de Dieu. Cette alliance est une aventure vécue au travers une histoire où ne manquent ni les conflits, ni les ruptures, ni les réconciliations, c'est une histoire concrète qui reste à écrire à chaque étape de la vie. C'est la vie concrète, amoureuse, sentimentale, respectueuse et responsable qui confère au couple sa légitimité et son sens.

Dans la préparation d'une cérémonie sont prévus :

- un temps pour faire connaissance et saisir le projet de vie qui motive le mariage, parler de la vie à deux,
  - un temps d'approfondissement de la conception du couple dans la Bible, très peu de textes parlent du mariage qui contient des facteurs socio-culturels différents selon les époques ; ce qui est constant et nous intéresse principalement est de découvrir comment la Bible nous parle de la vie du couple avec ses divergences et ses réconciliations nécessaires à toute vie commune,
  - un temps pour préparer la cérémonie, choisir les textes bibliques selon un thème central important pour les époux (diversité, fidélité, amour, émerveillement ...), choisir aussi les textes liturgiques, chants
- ...

On ne taira pas les difficultés inhérentes à toute vie commune, car il est indispensable d'en être conscient. Le conjoint idéal n'existe pas. Le partenaire est bien réel, avec ses qualités et ses défauts. Ainsi le conjoint est-il aimé pour lui-même et non pas pour l'idéal rêvé.

Partager sa vie avec un être différent de soi, c'est accepter de ne pas être toujours d'accord. Un couple passe par des crises et des retrouvailles, sur fond de tendresse et de pardon toujours à renouveler. Le couple, tel un être vivant, évolue selon la "nourriture" que les partenaires lui fournissent. Le dialogue est primordial. La vie à deux, c'est une parole échangée, le plaisir d'exister avec quelqu'un et pour quelqu'un, le plaisir de se découvrir par le cœur et le corps, celui de pouvoir compter l'un sur l'autre, indéfectiblement. Elle est source de force, de bonheur partagé, d'épanouissement personnel.

Aimer, c'est vouloir aimer. La promesse d'aimer détermine l'avenir, elle établit un nouvel ordre de priorités : aimer c'est se risquer résolument avec celui ou celle qu'on aime, accepter et accueillir sa différence comme une complémentarité heureuse et pas comme une agression. Parler davantage du pardon possible que Dieu veut la vie et ouvre des perspectives.

La vie à deux a déjà son sens en elle-même, l'enfant est "en plus", pour lui-même. Être parent c'est accepter qu'un autre vienne bousculer la relation de couple pour l'ouvrir. Un couple sans enfant a, lui aussi, sa gamme de potentialités à explorer, mais différemment. L'environnement aussi interfère dans le couple.

Ce que je ne dis pas aux préparations des célébrations de mariage, la question du divorce est néanmoins une réalité prise en compte par notre église. Nous le considérons comme une décision responsable et ultime à prendre aussi devant Dieu lorsqu'il apparaît que le couple n'a plus d'avenir. C'est un constat d'échec qui génère des souffrances qu'on ne peut pas négliger et qui renvoie à des questions angoissantes sur la communication dans le couple, l'égoïsme, la fragilité des promesses, la faculté de changement et de créativité des conjoints, l'acceptation et le respect de l'autre différent.

---

## VII – DE LA FAMILLE ET DU COUPLE MUSULMAN

**Dr. Dalil BOUBAKEUR**

***Recteur de l'Institut Musulman - De la Mosquée de Paris***

### I – AUTORITE PARENTALE – FILIATION

### II – SEPARATION – DROITS DES CONJOINTS SURVIVANTS

La tradition de l'Islam en matière de droits de la famille se réfère à une jurisprudence très diversifiée dont la base est le Coran et les modalités d'applications varient selon les écoles (4) et tiennent compte de droits coutumiers ('orf).

Ces traditions ont eu pour effet d'associer le statut de la famille à des règles juridiques d'essence religieuse, dans le cadre même de la communauté des croyants (Umma) où la famille recèle en puissance les caractères d'une micro société assurant sa cohésion interne, ses relations externes et son devenir. Droits et devoirs assurent par ailleurs une fonction précise dans l'organisation des rapports réciproques :

- des conjoints,
- des parents – enfants,
- des ascendants et collatéraux ,
- du groupe familial avec son environnement social (voisins, nécessiteux...) et communautaire.

La famille musulmane retient aujourd'hui le principe, non pas d'un patriarcat comme on l'a souvent dit, mais celui de la patrilinéarité essentiellement orientée vers la perpétuation des liens intangibles avec le père dans le domaine de la filiation.

La règle sociale veut qu'une personne de sexe masculin puisse se faire connaître par sa filiation Ibn (ou Banou au pluriel) mais aussi par sa paternité : Abû père de... Le Prophète de l'Islam qui n'eût pas de descendance mâle fût nommé dans le Coran l'ABTAR = le «sans Postérité». Bien que sa réelle postérité par les filles - sauf Fatima (les fatimides) parce qu'épouse d'Ali – existât sans la même signification sur la descendance.

Le mariage est un acte juridique consacré par l'assemblée des juristes (Fouqaha) et croyants et il est conclu par la récitation d'un chapitre du Coran : la Sourate I, la Fatiha. Il ne s'agit pas d'un sacrement mais d'un contrat en bonne et due forme assurant les conditions légales :

- de la capacité au mariage (âge, état mental...),
- du consentement des conjoints parfois des ascendants,
- de la qualification des témoins et des représentants légaux de la future épouse,
- enfin de la fixation de la dotation de l'épouse par son mari.

Le principe qui régit le mariage dans le domaine patrimonial est en effet celui de la non communauté des biens. Et on peut ajouter que dans le devoir testamentaire de chaque père de famille musulmane la vocation successorale de l'épouse doit être concrétisée par un acte d'obligation, sauf divorce ou séparation où elle ne reprendra que sa dot.

En ce qui concerne les enfants, le père de famille a l'autorité, le droit et le devoir :

- d'assurer l'entretien (nafaqa) jusqu'à la puberté du fils et le mariage consommé de la fille,
- d'assurer l'éducation, la formation religieuse des garçons, celles des filles étant plus volontiers assurée par la mère,
- enfin d'exercer la puissance paternelle (wilaya) pour tout ce qui concerne la garde et la défense en toute circonstance des intérêts de l'enfant.

L'abandon volontaire de l'enfant est un cas exceptionnel en Islam.

En cas d'adoption l'enfant a le même statut de vie dans la famille, sauf qu'il gardera le nom de son père biologique et ne portera pas celui de son père adoptif.

Le Prophète de l'Islam adopta Zeid qui garda son nom de Ibn Harîtha (fils de Haritha) alors que Mûhammad reste pour la postérité comme Aboul-Qacim : père de Qacim, enfant qu'il perdit à la naissance.

La puissance paternelle consiste à la protection de l'enfant et à le préparer spirituellement et socialement, à assurer sa place dans la communauté et son rôle dans sa future famille.



Le devoir d'assistance, de solidarité et de soutien affectif en toutes circonstances fait partie du moindre des comportements notamment vis à vis des mères :

*« Le paradis est au pied des mères » dit un hadith et dans le Coran s'élève la prière : (Coran 17-24) : « N'adore que ton Seigneur et marque ta bonté envers tes père et mère si l'un d'eux ou tous deux atteignent la vieillesse et dit : « ô mon Dieu fais miséricorde à mon père et à ma mère comme ils m'ont élevé tout petit »...*

Plus généralement les juristes musulmans excipent du Coran Sourate IV – An Nisa – versets 127 à 130 les règles de la vie conjugale :

*« Ils te consulteront au sujet du droit des femmes... », précisant – les droits matériels en cas de séparation ou de décès du mari, la nécessaire équité quasi impossible dans la polygamie, les droits de la femme en cas de veuvage (1/8). La Sourate II (Al Baqara) v. 221, 226, 227, 228, 229, 230... 236 : précisant largement les conditions du mariage, du divorce, de la mère qui allaite, de ses droits matériels (mahr).*

### **Les mutations de la famille musulmane (en France)**

En France la Loi de 1975 sur le regroupement familial a massivement et durablement installé des familles musulmanes essentiellement d'origine maghrébine avec leurs traditions importées mais favorisé la formation d'une seconde et d'une troisième génération d'enfants nés statutairement dans le droit français en vertu du jus soli.

Des distorsions voire des situations conflictuelles peuvent naître entre parents et enfants dans certaines confrontations du droit avec les traditions islamiques (autorité parentale, pouvoir de décision, pouvoir économique, liberté des mœurs, problème des interdits (alcool...) :

- Le mariage en France doit obéir aux règles de l'état civil et ne doit pas se contenter d'une simple formulation religieuse.
- Les mariages mixtes entre époux de religions différentes est licite entre un garçon musulman et une fille de religion juive ou chrétienne. Par contre la fille musulmane ne peut épouser qu'un musulman ou un converti.
- L'autorité parentale est parfois abusivement exercée par le frère aîné « chargé » de veiller sur la conduite de sa sœur.
- Les jeunes filles musulmanes écartelées, pour certaines, entre des traditions fondamentalistes sévères sur leur comportement (foulard par ex.) manifestent de plus en plus leur volonté légitime d'affirmer, dans le cadre plus général de l'émancipation de la femme musulmane, d'acquiescer tous les avantages et progrès liés à la modernité.

- Par ailleurs la perte d'autorité parentale qui a été l'une des grandes sources de la déshérence, de l'agitation voire de la délinquance des jeunes dans les cités, a tendance à être davantage sollicitée aujourd'hui en termes de prévention et de scolarité.

La reprise d'autorité parentale est devenue une nécessité pour assurer le devenir éducatif, scolaire et social de l'enfant, il en a de même pour son accès à la vie civique. Les rôles et fonctions de la mère de famille musulmane doivent être renforcées dans leurs aspects moraux, économiques, traditionnels, et aussi en ce qui concerne l'autorité parentale (Loi de 1970).

La famille musulmane est naturellement concernée par les progrès scientifiques concernant la contraception, les techniques d'assistance à la procréation, et tout ce qui concerne le génie génétique ou la médecine prédictive.

L'information des mères de famille, et plus encore des jeunes filles, est assez générale, et les principes religieux qui prônent le respect de la vie et les exigences de la filiation légitime sont d'une portée et d'une application claires et bien connues de tous.

La nuptialité reste une valeur importante et largement pratiquée mais il existe également des unions libres notamment entre jeunes musulmans et jeunes français, filles ou garçons. Dans ce même cadre d'unions mixtes, l'homosexualité totalement réprouvée dans l'Islam peut exister marginalement.

D'une manière générale la famille musulmane entre peu à peu dans le processus d'intégration des familles françaises, d'autant plus volontiers que la relation au culte (mosquées, imams) est réglée de manière plus ou moins satisfaisante dans les cités. Les lieux de culte favorisent la détente sociale, le libre recours à l'information ou à la pratique de la religion, mais par ailleurs, en devenant un simple facteur de spiritualisation permet une meilleure conscience d'appartenance identitaire et un stimulant social participatif évident. Ceci est de plus en plus vrai pour les jeunes.

Avec une prévalence beaucoup moindre, certaines familles sont concernées par les mutations telles que l'éclatement ou la recomposition des familles mais beaucoup plus fréquentes dans les aléas de la mixité des cultures et l'eupéanisation des familles musulmanes.

Bref mixité, intégration et métissage induisent des phénomènes soit de remise en cause des valeurs traditionnelles anciennes de la famille d'origine musulmane, soit, de toutes les manières, occasionnent une redistribution de l'autorité et de la responsabilité parentale vis à vis des jeunes générations, plus précisément saisies par leur propre prise en charge.

Le projet parental dans la famille musulmane reste la procréation avec un usage réfléchi et concerté de la contraception qui limite en France le cas des familles nombreuses si fréquentes par ailleurs.

Les familles reconstituent ou perpétuent les traditions religieuses comme les fêtes, la circoncision ou l'éducation coranique, mais aussi culturelles autour des mariages, des naissances et des décès.

Enfin le veuvage dans l'Islam impose à la femme un deuil de 40 jours et un délais de viduité de 4 mois et 10 jours ('Idda). La femme veuve ou répudiée, le mariage ayant été consommé, a droit au logement et à la garde de ses enfants (HADHANA) jusqu'à la puberté pour le garçon, jusqu'au mariage pour la fille. Ce droit de garde en cas de carence, peut être dévolu aux oncles et tantes paternels – maternels en cas de carence, puis aux grands parents.

La veuve dispose de 1/8ème des biens de son mari décédé à moins qu'un testament modifie cette quotité sans outrepasser les droits réservataires des autres héritiers.

En fin de compte la situation en France de la famille musulmane évolue au fur et à mesure des acquis économiques et culturels français et de l'influence des médias européens.

Même si des schémas traditionnels et des faits concrets dans le domaine religieux, ou culturel tendent à faire vivre ou revivre ces traditions (culinaires, parfois vestimentaires, organisations des fêtes, éducations etc...) la famille musulmane, notamment dans les nouvelles générations, s'acclimate rapidement au schéma général des familles françaises. Ceci est encore plus vrai dans le cas des couples mixtes où l'influence culturelle occidentale s'affirme davantage : qu'elle vienne du mari ou de la femme.

Quelle qu'elle soit la famille reste le lieu privilégié, de la naissance, de l'enfance et de l'épanouissement du couple. L'autorité parentale paraît requise pour conduire plus sûrement la pédagogie des valeurs dans tous les domaines, avec pour la femme musulmane une nécessité d'information sur ses droits dans l'Islam et de citoyenne.

Le lourd handicap du fait de l'ignorance du père et de la mère ou de leurs origines essentiellement rurales, fait place à un nouveau style de famille cherchant essentiellement de nouveaux équilibres entre tradition et modernité.

## **LIBRE CONTRIBUTION**

## **VIII – DU COUPLE ET DE SA FIN POSSIBLE**

**Michel MAESTRE (1998)**

*L'adieu au couple de nos vingt ans,  
Cahiers critiques de thérapie familiale et de pratique de réseaux n°20,  
DeBoeck Université, Bruxelles.*

### **L'Adieu au couple de nos vingt ans**

#### **INTRODUCTION**

Depuis plus de douze ans, les couples qui viennent en consultation m'ont confronté aux multiples facettes de la vie conjugale. Des jeunes couples qui ne surmontent pas la crise liée à la vie commune, aux jeunes retraités de 60 ans dont les enfants sont mariés et ne savent que faire de leur conjugalité. Tous m'ont appris sur l'homme, sa relation à l'autre, sur moi-même et sur mon couple.

Toutes les demandes de thérapies de couple ne peuvent se confondre ni se classer dans des typologies ; cependant, il existe des contextes de demandes particuliers. Cet article tente d'aborder la spécificité des couples durables qui allèguent une demande d'aide thérapeutique après 10 à 25 années de vie commune, alors que l'éducation des enfants est en voie d'achèvement et que la vie professionnelle est en passe d'être établie. L'écoute de ces patients évoque chez le thérapeute de nombreuses analogies avec les personnes en situation de deuil et ouvre ainsi tout un champ d'intervention thérapeutique spécifique à ce type de thérapies de couples.

#### **I- NOUS AVONS PERDU UN ETRE CHER : NOTRE COUPLE !**

Lorsque je reçois un couple en thérapie, je suis toujours touché par ce qui émane des deux partenaires. Leurs attitudes, les intonations de leurs voix, les traits de leurs visages, mais également le contenu de leurs propos, rejoignent le spectre des émotions liées au deuil d'un être cher. Ils parlent de leur relation au passé, les souvenirs sont douloureux, le bon temps est derrière eux, l'avenir est perçu sous forme d'anéantissement.

Jacques et Marie sont âgés de 44 & 46 ans, ils se sont mariés voici vingt ans, ils ont deux filles de 16 & 18 ans. Marie était infirmière à Lausanne en Suisse lorsqu'elle a rencontré Jacques. Il y achevait une spécialisation en pédiatrie. Le couple, une fois constitué, hésita entre la France et le Québec, d'où était originaire Marie, pour établir son domicile. Finalement ils choisirent le Nord de la France, où vivent les parents de Jacques. Pour des questions liées à la correspondance des diplômes, Marie cessa son activité professionnelle pour se former à la morphopsychologie alors que Jacques réussit une brillante carrière médicale.

Lors du premier entretien, Marie s'exprime dans un premier temps avec enthousiasme, cherchant une alliance implicite avec le thérapeute. Jacques, lui, m'adresse un double message signifiant simultanément son doute quant à l'utilité d'une thérapie de couple et son accord pour participer au travail que je leur propose. De fait, ces messages croisés qui semblent adressés au thérapeute, sont destinés au conjoint. L'entretien se poursuit, Marie change alors d'attitude, ne pouvant plus retenir ses larmes, elle décrit sa relation avec Jacques de la façon suivante : " On ne vit plus, nous évitons de nous rencontrer, j'ai l'impression de vivre avec un étranger, je ne comprends pas comment j'ai pu accepter cette vie aussi longtemps ! " Jacques lui, semble ne plus y croire, il dit avoir renoncé depuis longtemps à chercher à répondre aux demandes de Marie.

Telles sont les expressions fréquemment entendues. Si nous les questionnons sur le point d'origine de leurs difficultés conjugales, ils peinent à le situer dans le temps ; " Depuis le début, c'est une accumulation, un ras le bol, avant on ne s'en rendait pas compte ! ". Le temps est arrêté, seul filtre cette souffrance languissante ; l'évocation par le thérapeute d'un temps passé et heureux est refusée. Les conjoints semblent s'interdire d'exprimer les sentiments qui les habitaient lorsque la relation était satisfaisante. Le thérapeute se trouve dans la situation de celui qui évoquerait une personne décédée dont le souvenir suscite chez chacun des conjoints douleurs et mélancolie. Un peu comme s'ils avaient perdu un être jeune et aimé.

## **II- CE N'EST PAS MOI QUI L'AI TUE !**

On recherche le coupable. " C'est pas moi, dit Marie, j'ai toujours voulu te faire plaisir, je t'attendais tous les soirs mais tu préférais la télé ! ». C'est pas moi non plus, dit Jacques, je t'ai toujours aimée, tes attentes sont trop grandes pour moi, je n'ai pas l'habitude d'exprimer mes sentiments et j'ai besoin de me retrouver un peu seul !" ... Qui est responsable, et pourquoi est-il mort ? En entendant ces paroles on peut associer la chanson de Graeme ALLWRIGHT " Qui a tué Davy More, qui est responsable et pourquoi est-il mort ? C'est pas moi dit l'arbitre ..."

Comme dans une famille frappée par la perte brutale de l'un des leurs, chacun s'interroge sur sa propre culpabilité. Si la perte du couple jeune est douloureuse, l'éventualité d'être responsable est plus insupportable encore. Elle renvoie à la notion de trahison vis à vis du sentiment d'appartenance au couple idéalisé.

Pour se ménager une survie, plusieurs possibilités permettent aux partenaires de tenter de se disculper :

- Désigner le conjoint comme unique responsable : "Si tu avais levé le nez de ton journal et si cette foutue télé ne marchait pas chaque fois que nous sommes ensemble, on n'en serait peut-être pas là aujourd'hui" dit Marie.
- Rechercher le coupable dans la famille d'origine du conjoint : "Depuis que ton père est décédé et que ta mère malade est avec nous, c'est une véritable vie à trois que nous menons. C'est elle qui décide de tout, je ne peux plus inviter de collègues à dîner, on ne peut pas faire de bruit, je ne suis plus chez moi" surenchérit Jacques.
- S'autoproclamer responsable afin de déstabiliser le partenaire et désamorcer ses invectives : "je reconnais que c'est moi qui ai changé. Je crois que lorsque nous nous sommes rencontrés, nous étions jeunes, j'avais beaucoup d'appréhension à affronter la vie et toi tu paraissais tellement sûre de toi . Mais aujourd'hui j'ai mûri et je n'ai plus besoin d'une mère mais d'une femme" nous dira un autre patient.

Ce qui attire l'attention du thérapeute c'est la notion de perte vécue par les conjoints, ce sentiment de perte étant relié, comme pour le deuil, à la notion de culpabilité. Nous pouvons ainsi comprendre l'une des fonctions de la souffrance exprimée par les patients comme une tentative d'autovictimisation dont l'objectif est de désigner l'autre comme bourreau.

Mais si le "bourreau" est décrit la plupart du temps comme extérieur à la personne c'est pour la protéger de la crainte d'être soi-même l'auteur de la trahison vis à vis de l'idéal du couple, du mythe fondateur de ce couple là.

### **III- TE RAPPELLES-TU ?**

Pour entrer dans ce processus douloureux qu'est une thérapie de couple, le thérapeute ne peut éviter d'évoquer le fantôme, c'est à dire le jeune couple qui s'est " auto proclamé couple ".

Ce qui caractérise ces couples, c'est un mythe fondateur & des rituels d'appartenance forts. Comme l'a décrit (1) Robert NEUBURGER (1988) , "La différence entre une rencontre et un couple, c'est la durée. Le couple est maintenu dans le temps par un mécanisme récursif où mythe et rituels se renforcent mutuellement". Nous avons vu comment la loyauté au mythe fondateur semble être l'élément durable le plus solide. Il reste présent chez ces couples qui ont amorcé les années de vie commune, qui ont su surmonter les épreuves de la vie liées à l'éducation des enfants, au travail, à l'individuation vis à vis des familles d'origine respectives.

A ce niveau de la thérapie, le thérapeute peut chercher à entrer en contact avec le couple initial, sachant que le couple que nous rencontrons a perdu le couple initial.

Pour cela nous nous centrons sur le mythe fondateur. Cette recherche du mythe fondateur n'est pas proposée comme un simple exercice, il ne s'agit pas de décoder, mais de mobiliser les conjoints autour du souvenir du défunt.

### **L'histoire de leur rencontre**

Pour aborder cette séquence initiale de la vie et de la structuration du couple, il nous faut adopter un mode de questionnement qui soit à la fois circulaire et systémique.

Dès les premières séances , à un moment que je juge le plus opportun, je rappelle le défunt, c'est à dire le couple initial. Je pose la question suivante : " Monsieur, d'après vous, qu'est-ce qui a plu chez vous à votre compagne lorsque vous vous êtes rencontrés ? ; Par quels aspects de votre personnalité, de votre physique, de votre façon d'être, a-t-elle été attirée ?". Puis je pose la question symétrique à la conjointe. Mes interlocuteurs sont alors surpris et ne comprennent pas toujours mon propos préférant répondre en évoquant ce qui les a attiré chez l'autre et non pas ce par quoi ils l'ont séduit. Passé le moment d'interrogation et de surprise l'implication de chacun dans ce processus réciproque a pour fonction de créer une interaction entre les représentations qu'ont chacun des membres du couple d'eux-mêmes à travers le regard de l'autre et vice-versa. Il permet également de dissocier la représentation initiale de l'actuelle. Comme lorsqu'on évoque la personne décédée, chacun sait que le couple initial n'est plus. Il n'est pas dans les intentions du thérapeute de le ressusciter mais de rappeler sa mémoire, de le rappeler à la mémoire des conjoints. Sans opposer le couple actuel à l'autre mais situant l'un et l'autre dans une perspective diachronique.



### **L'irrationnel, hasard, nombres, dates**

Le mythe fondateur du couple est maintenu chez chacun des conjoints par des éléments irrationnels comme l'a décrit (1) Robert Neuburger (1988). Notre intérêt va se porter sur les conditions selon lesquelles le couple a fait connaissance, en leur demandant d'évoquer la date ou le jour, ou certaines particularités de leur rencontre, qui pourraient apparaître comme de curieuses coïncidences.

A ma question les yeux de Marie s'animent subitement, elle oublie pour un temps la longue série de reproches qu'elle était en train d'énumérer à Jacques. "Je travaillais en pédiatrie, Jacques était interne dans le service, nous venions de terminer un week-end de garde. J'avais apprécié sa sensibilité et le fait qu'il soit "Français de France" le rendait plus attirant encore. Chez nous les Québécois, on aime à se raconter de quelle région ou de quelle ville sont partis nos ancêtres. En échangeant nous avons découvert que nos deux familles étaient originaires de Brest. L'arrière grand-père de Jacques avait quitté la Bretagne pour s'établir à Dunkerque, alors que mes lointains aïeux étaient partis pour le Québec." Jacques interrompt son épouse pour rappeler avec complicité que "Pendant les jours qui ont suivi on s'appelait "cousin" et "cousine", on imaginait que nous avions des racines communes, que nous étions issus de la même famille". "Cette histoire de famille est restée comme un jeu entre nous, nous nous amusons à nous la raconter. Lorsque nous avons conçu notre première fille, j'avais plaisanté en demandant à Jacques s'il n'y avait pas de risque de consanguinité!" poursuit Marie, Jacques et Marie expriment alors à cet instant un rire complice.

Bien d'autres questionnements peuvent ainsi simuler l'évocation, chez les partenaires, de souvenirs liés au mythe fondateur. Il est toujours surprenant, pour le thérapeute, lorsqu'il réussit à mettre en relation "le couple en deuil" avec "le couple initial", d'observer en séance les modifications qui se manifestent sur le plan du non verbal. Le regard, les expressions, l'intonation des voix se modifient, la relation conflictuelle paraît pour un temps s'assouplir.

L'objectif, encore une fois, n'est pas ici de répondre à cette demande maintes fois alléguée par les patients "rendez-nous le couple de nos vingt ans", mais de faire revivre un instant le passé. En laissant ces émotions appartenir au passé et en acceptant l'expression des sentiments de perte de souffrance exprimée aujourd'hui, le thérapeute favorise la remise en marche du temps. Comme dans le processus de deuil ou la douleur fige les émotions et donc le temps, dans ce type de problématique conjugale vécue par des couples en crise engagés dans une relation durable, le temps paraît comme arrêté. Les propos échangés sont exclusivement synchroniques. En rappelant le défunt, mais en ne laissant subsister aucun doute sur la réalité de cette mort, l'intervention du thérapeute permet d'activer le processus dans une perspective diachronique.

#### **IV- LE TRAVAIL DE DEUIL COMME PROCESSUS D'INDIVIDUATION**

Nous faisons l'hypothèse qu'il s'agit d'une phase structurante de l'histoire du couple mais qui, comme toute période de crise, peut, soit revenir à l'équilibre (non changement), soit amener à une nouvelle typologie relationnelle introduisant l'élaboration d'un couple nouveau, ou amener les conjoints à se séparer.

L'une des difficultés rencontrées par le thérapeute réside dans le fait que notre objectif est d'amener le couple à faire un travail de deuil, alors que la demande est soit celle d'un retour en arrière, soit un désespoir exprimé au thérapeute sous forme de déficit : "Vous n'arriverez pas à nous aider, personne ne peut plus rien pour nous!"

##### **Le travail de deuil comme un processus d'individuation**

Le premier deuil à accomplir est celui de la famille d'origine. L'appartenance au couple pour chacun des conjoints est liée à la désappartenance à la famille d'origine. Comme le dit Robert NEUBURGER (1994) "Le développement personnel dans le couple correspond à une vision auto-organisationnelle, le couple étant co-crée par ses deux composants qui, en échange, du fait de leur appartenance au couple, du fait qu'ils soutiennent ses mythes, qu'ils participent à ses rituels, reçoivent du couple lui-même une identité d'appartenance.". C'est cette identité d'appartenance qui permet à chacun de quitter sa famille d'origine. En effet, l'appartenance au couple succède à l'appartenance à la famille d'origine.

Le second deuil à accomplir est celui du couple initial, c'est à dire du jeune couple lié au mythe fondateur. Ce travail de deuil va mener chacun des conjoints vers un processus d'individuation. Comme le dit Murray BOWEN (1988), "Il est en effet remarquable de voir à quel point nous avons tous des "soi" faiblement différenciés par rapport à notre famille d'origine." Nous pouvons comprendre le couple comme chemin vers la différenciation de soi, le jeune couple avec ses passions, ses espoirs, ses folies donnant une énergie extraordinaire aux individus pour les extraire, ou leur en donner l'illusion, de la famille d'origine. Le couple mûr, étape sublime atteinte après avoir fait le deuil du couple jeune, permet une individuation non seulement vis à vis de la famille d'origine, mais également vis à vis du partenaire.

En effet, un ensemble de questions posées par les couples en thérapie est caractérisé par une quête de reconnaissance de chacun des partenaires par l'autre. Elle porte moins, à cette étape de la vie, sur les similitudes des personnes que sur les différences. Les éléments descriptifs qui accompagnent le souvenir du couple initial se situent le plus souvent sur le plan des similitudes, qu'elles soient identiques ou symétriques. Par contre le couple durable en crise, après plusieurs années de vie commune, laisse émerger par chacun la demande que l'autre reconnaisse ses différences, ses singularités. Dans un processus croisé, l'autre exhorte également d'être reconnu sur ce qui lui est propre, tout en vivant l'allégation du conjoint comme une menace pour la relation.

Si elle réussit, cette différenciation de l'autre et la reconnaissance par chacun des singularités réciproques, permet une individuation qui, loin de menacer le couple, le renforce et autorise l'élaboration d'un "nouveau contrat".

Le premier deuil vécu par les conjoints a été celui de la famille d'origine, permettant la structuration d'un couple stable, le second deuil est celui du couple initial permettant, si le temps se remet en marche, une nouvelle phase de vie commune.

## **V- LA VEILLEE MORTUAIRE**

Parmi les rituels partagés par les familles occidentales lors des obsèques d'un des leurs, un paraît pour le moins paradoxal, c'est la fête de famille qui s'improvise lors des funérailles. Durant la veillée ou après que le défunt ait été laissé dans sa dernière demeure, selon la douleur, le contexte, les conditions du décès, l'âge de la personne, cette réunion de famille peut prendre différentes formes. Elle permet le plus souvent à la famille et aux amis de prendre un repas en commun.

Si nous prêtons une oreille attentive aux propos échangés, ceux-ci sont emprunts de recueillement et de tristesse au début de la réunion, puis viennent les évocations du passé de la personne décédée, qui sont associées à des souvenirs heureux ou cocasses, laissant progressivement l'assemblée réunie gagnée par une bonne humeur communicative.

Ce qui interroge le systémicien que nous sommes, c'est de repérer les processus actifs qui font passer temporairement la famille d'un sentiment de tristesse à un sentiment de gaieté partagée. L'un des aspects les plus caractéristiques, c'est l'approche diachronique du discours collectif, au détriment du synchronique, qui singularisait davantage les échanges de la famille lors de la période de tristesse exprimée.

Le rituel de la réunion de famille aux obsèques peut être une métaphore de ce que peut proposer le thérapeute au couple en thérapie. Comment amener le couple à un abord synchronique de la représentation du vécu conjugal? C'est ce que Philippe CAILLE propose en utilisant le jeu de l'oie. "Pour le travail sur la perspective diachronique de l'absolu de couple, nous avons tendance à privilégier le jeu de l'oie systémique. Cet instrument thérapeutique permet de retracer l'histoire du couple depuis la première rencontre jusqu'au moment présent en dix événements majeurs, d'y attacher un sens symbolique et de conclure par des propositions individuelles sur les origines et le devenir de cette histoire singulière... Il est alors de la plus grande importance que l'abord de l'absolu relationnel se fasse dans une perspective diachronique qui porte à la réflexion, et non synchronique qui pousse à l'action exploratrice" explique Philippe CAILLE (1966) dans un article consacré au couple et à la maladie (4) .

Pour ma part si avec Philippe CAILLE je partage quelques fois l'utilisation des sculptures, je préfère m'appuyer sur deux outils tout aussi connus des thérapeutes de couples et de familles : les photos et le génogramme.

### **Les photos**

Il est intéressant pour une famille en thérapie comme pour le thérapeute de feuilleter l'album de sa propre famille. Nous constaterons que certaines périodes de la vie familiale nous incitent d'avantage à la prise de vues que d'autres. Les vacances du couple d'amoureux, la naissance des enfants ou des petits enfants stimulent notre âme de photographe amateur. A l'opposé, j'ai pu constater que les couples qui venaient en thérapie prenaient peu ou plus de photos d'eux-mêmes.

En affinant cette observation, nous pouvons constater un parallèle entre le sentiment autoréférenciel de "bonheur familial" et la prise de ces témoins que sont les photographies. A cette étape de la thérapie, je propose à chacun de sélectionner 10 photos associées à des moments importants de leur vie, qu'ils soient heureux ou malheureux et de les amener à une séance. Ces photos de personnes ou de paysages vont être présentées au thérapeute devant les conjoints par ordre d'intensité émotionnelle décroissante. "Pouvez-vous me décrire parmi ces dix photos celle qui vous touche le plus, qui évoque le plus d'émotion!" puis parmi les neuf, les huit ... Ainsi, le temps de la vie conjugale s'écoule, non pas comme le temps objectif mais, selon le processus du temps affectif. Car si des périodes de la vie conjugale ne sont pas représentées sur des photos c'est que le temps affectif s'y est arrêté.

En travaillant avec des couples en crise à partir de photos que chacun a sélectionné, le thérapeute s'adresse à une autre dimension de la relation que celle du récit des insatisfactions pour toucher celle du ressenti, des émotions ordonnées dans une perspective diachronique. Un peu comme lors du repas funèbre, les conjoints vont évoquer et partager des souvenirs associés à des sentiments de bonheur vécus en commun.

### **Le génogramme.**

Il y a mille et une façons d'aborder la généalogie familiale. Nous n'entrerons pas dans une description technique qui a fait l'objet de plusieurs publications dont celle de Monica Mc GOLDRICK & Randy GERSON (1990).

La seule consigne que nous donnons aux conjoints en thérapie est de préparer une transcription de leur génogramme sur au moins trois générations. Lorsque les patients sont prêts je consacre alors une séance complète à chacun d'eux pour présenter sa famille d'origine, laissant toujours un temps à l'autre pour faire ses commentaires et exprimer ses sentiments, ses résonances et associations qu'il fait avec l'histoire de sa propre famille. La concentration du thérapeute peut porter sur l'étude des processus symétriques et complémentaires et l'analyse des mécanismes complexes qui associent, comme l'a montré "Mony ELKAÏM" (1989), au programme officiel l'un la carte du monde de l'autre. Mais l'intérêt thérapeutique peut se trouver dans le fait que nous nous écartons ainsi du récit narratif, objet de souffrance, pour rejoindre la dimension mythique de la relation, celle qui relie chacun à une histoire de famille.

## **VI- AU DELA DU DEUIL**

### **La séparation, on continue ... avec un autre partenaire.**

Faire le deuil du couple idéal qui a animé les premières années de vie commune du couple, c'est s'autoriser à continuer sa vie affective et sexuelle, pour aborder une autre période du cycle vital en harmonie avec l'âge de "nos artères". Faire le deuil, c'est apprendre à vivre seul, seul c'est à dire en renonçant à la fusion amoureuse, seul c'est à dire en acceptant de ne pas avoir atteint, ni ne jamais atteindre, cet idéal de vie que le couple s'était fixé.

Ce processus de deuil peut amener les conjoints à renoncer à la vie commune pour s'épanouir dans deux vies individuées et individuelles. Ce n'est pas la séparation qui permet le deuil mais la fin du deuil qui peut permettre la séparation.

### **On continue ... avec un autre couple.**

La thérapie conjugale, chez ces couples durables qui ont bien du mal à se séparer comme à vivre la vie commune, peut conduire à une nouvelle vie à deux. Celle-ci ne sera ni la récurrence de la situation de crise originelle ni l'atteinte de cet idéal dont le couple rêvait.

Cette nouvelle vie commence lorsqu'ils acceptent de vivre sans cet être cher qui ne reviendra plus, "le couple de nos vingt ans".

### **CONCLUSION**

Après deux ans de thérapie, Jacques et Marie commencent à accepter l'idée que le couple de leur vingt ans ne reviendra plus. Jacques accepte sans la comprendre l'activité de morphopsychothérapeute de sa femme. Celle-ci a ouvert un cabinet au domicile familial et reçoit de plus en plus de clients. Le couple a repris des travaux dans la maison pour la rendre plus agréable, ils ont également de nouveau une vie sexuelle, même si leurs rapports sur le plan de l'intimité sont très irréguliers.

Leurs problèmes n'étant pas résolus mais dissolus, je propose d'espacer les séances, leur assurant qu'ils peuvent maintenant commencer à faire le deuil du thérapeute. Le temps entre chaque rencontre passe à trois mois, puis à six et enfin à douze. Je viens de les recevoir pour la deuxième fois à ce rythme et un troisième rendez-vous est pris pour dans un an.

Il me semble que nous avons trouvé maintenant un rythme thérapeutique parfaitement adapté au temps qui s'écoule et comme me l'a dit Marie, "ainsi année après année nous vieillirons ensemble"!

## **BIBLIOGRAPHIQUE**

- NEUBURGER R. (1988): *L'irrationnel dans le couple et la famille*, ESF, Paris.
- NEUBURGER R. (1994): *Le mythe familial*, ESF, Paris. p 83-p 111
- MURRAY B. (1988): *La différenciation de soi*, ESF, Paris pp.138-155.
- CAILLE P. (1996): "Le couple et la maladie, une illustration de l'arithmétique complexe des relations humaines" dans *Thérapie familiale*, Genève, Vol. 17, N°4 pp. 475-486.
- Monica MC GOLDRICK & Randy GERSON, *génogramme et entretien familial*, ESF, Paris 1990.
- ELKAÏM M.(1989): "Les doubles contraintes réciproques" dans *Si tu m'aimes ne m'aime pas*, Seuil, Paris, pp.17-38.
- NEUBURGER R. (1993): "Couple normal, couple idéal : le test de liberté", dans *Thérapie familiale*, Vol. 14, N°1, pp.53-57.
- SIMÉON M. (1985): "Nous ne vieillirons pas ensemble" dans *Thérapie familiale*, Vol. 6, N°3, pp.325-336.
- LEMAIRE J. ( 1986): "La dynamique interne du couple" dans *Le Journal des Psychologues*, N°34, pp.11-15.
- MIERMONT J. (1987): *Dictionnaire des thérapies familiales théories et pratiques*, Payot, Paris.

Michel MAESTRE, psychologue, thérapeute conjugal et familial  
PSYCOM  
1, rue Jacques Prévert  
59650 - Villeneuve d'Ascq  
FRANCE

tél : (33) 03 20 91 78 07  
fax : (33) 03 20 05 11 77